Marnière, Jeanne Marie
Françoise
Manoune

PQ
2347
M45M3

J. MARNI

MANOUNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1902

Tous droits de reproduction, de traduction et d'exécution réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MANOUNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase,
le 27 septembre 1901.

DU MÊME AUTEUR

La Femme de Silva, roman . . . . . 1 vol.
Amour Coupable, — . . . . . 1 —
La Princesse Sablina, conte . . . . . 1 —
Dialogue des Courtisanes (en collaboration). . . 1 —
Comment elles se donnent. . . . . 1 —
Comment elles nous lâchent . . . . . 1 —
Les Enfants qu'elles ont. . . . . 1 —
Fiacres. . . . . 1 —
Celles qu'on ignore . . . . . 1 —
A table (Couverture illustrée en couleurs par Louis Morin) . . . . . 1 —
Vieilles. . . . . 1 —

THÉATRE.

L'Aile, comédie en 1 acte.
L'Heureux Auteur, —
César, —
Madame Porte, —
Chose promise, —

En préparation :

Pierre Saurien, roman.
L'une et l'autre, comédie.
Les Pacifiques, comédie.

J. MARNI

MANOUNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1902

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

LIBRARY
1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

M. FLADEAU. . . .	MM.	HUGUENET.
M. CHAISLES. . . .		ARQUILLIÈRE.
OLIVIER BORON. .		MARIÉ DE L'ISLE.
ANDERS ARREBOE.		PAUL PLAN.
M. LESOURDAT. . .		COQUET.
TERNISIEN.		GOUGET.
MANOUNE.	Mmes	SUZANNE DESPRÉS.
MADAME CHAISLES.		MARIE SAMARY.
GENEVIÈVE.		L. DAUPHIN.
MADAME FLADEAU.		LÉONIE LAPORTE.
MADAME LESOURDAT.		H. ANDRAL.
LA RELIGIEUSE. . .		BERTHET.
MADAME CHARLEMONT.		MARSANS.
MADAME LOMBARD.		DARLEY.
MADAME BLANC. . .		STRATSAERT.
PETITE GENEVIÈVE.		LA PETITE RENÉE LEDUC.

PQ
2347
M45M3

MANOUNE

ACTE PREMIER

La scène se passe à Paris, de nos jours, Boulevard des Filles du Calvaire, dans un salon modeste, rigoureusement propre et froid, en palissandre et velours rouge. A gauche, une cheminée sans feu. A droite, une fenêtre. Au fond, une porte à double battant. On aperçoit la salle à manger, très bourgeoise avec une table ronde et une suspension allumée.

Au lever du rideau, la scène est occupée par M. Chaisles et M. Fladeau. M. Chaisles, dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture ; près de lui, deux cannes et un livre glissé à terre. M. Chaisles a une figure résignée, un peu craintive, d'homme malade et terrorisé.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR FLADEAU, MONSIEUR CHAISLES.

FLADEAU, debout.

Allons, je m'en vais, je suis bien content de vous voir en meilleur état, plus calme, moins triste ! (se

reprenant.) Moins triste, moins triste, ce n'est pas que je vous trouve gai, vous savez, mais la dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez fait de la peine, vous étiez si démoralisé, si abattu !

CHAISLES.

Si écrasé, vous voulez dire ! (Il soupire.) Je ne vaux guère mieux aujourd'hui, allez, Fladeau.

FLADEAU.

Mais si, vous valez mieux, voyons ! Vous avez meilleur teint d'abord, meilleure mine ! et la mine, on a beau dire, c'est énorme ! (Il lui serre la main.) Tout s'arrangera, tout se tassera ! vous verrez ! Le temps, le temps, grand maître ! (Il lève un doigt au ciel. Chaisles secoue la tête.) Non ? Si, si, grand maître ! C'est une phrase banale, je le sais bien, une consolation usée mais, quoi, usée ? Vous connaissez des phrases neuves, vous ? des consolations qui n'ont pas servi ? moi pas.

CHAISLES, accablé.

Depuis douze ans, ça ne s'est guère arrangé, tassé comme vous dites !

FLADEAU.

Parce que vous avez affaire à une femme terrible ! (Se reprenant.) Quand je dis terrible, diable ! je veux dire admirable, au contraire ! caractère admirable ! un roc ! Pas une femme n'aurait agi si noblement que madame Chaisles.

CHAISLES.

Oui, elle m'a sauvé du châtiment que méritait ma faute, par un sacrifice sublime, je le reconnais... mais, voyez-vous, Fladeau, elle m'a sauvé, comme on repêche un homme noyé depuis longtemps, avec de la pitié, sans doute, mais encore plus de dégoût !

FLADEAU.

Elle ne vous en a pas moins sauvé ! Et, grâce à elle, vous n'avez perdu ni votre liberté, ni votre honneur !... c'est pourtant quelque chose cela, sapristi !

CHAISLES.

Pensez-vous donc que je l'aie oublié? Non, non, Fladeau, je ne l'oublie pas. Comment pourrais-je l'oublier, d'ailleurs, puisqu'il ne se passe pas de jour, de jour, entendez-vous, où madame Chaisles n'y fasse allusion. (Petit temps et avec amertume.) Ma liberté et mon honneur ! Dire que pour une seconde de folie, je pouvais passer en cour d'assises, je pouvais être condamné aux travaux forcés... pour une seconde de folie, car enfin, j'étais fou, le jour où j'ai violenté cette fille, que je n'aimais pas, que je ne désirais pas, à laquelle je n'avais jamais songé auparavant... Est-il possible ! Moi ! moi, j'ai fait cela !.. moi, un doux, un timide, j'ai agi en brute ; moi, un brave homme, je me suis conduit comme un scélérat !

FLADEAU.

Video meliora proboque, deteriora sequor! Je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal ! Hélas ! Plus ou moins n'en sommes-nous pas tous là un peu ! Quel est celui de nous qui ne chanterait pas le cantique de Racine, mon pauvre Chaisles !

CHAISLES.

Quel cantique?

FLADEAU.

Vous savez bien ?

CHAISLES.

Non !

FLADEAU.

Mais si... (Il cherche.) Voyons... (Il cherche.) Je... Oh ! est-ce bête, je ne connais que ça... (Il cherche.) Je... je...

CHAISLES.

Ça ne fait rien.

FLADEAU.

Mais si, mais si, attendez donc !.. je... je... attendez. (Il se souvient tout à coup.)

Je veux et n'accomplis jamais ;
Je veux, mais, ô misère extrême
Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais.

Hein !.. En quatre vers... est-ce ça... dites ?

CHAISLES, mélancolique.

Oui !

FLADEAU, répétant.

Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais ! Personne, au fond, ne fait ce qu'il voudrait faire, voilà la vérité ; il n'y a pas de personnages tout d'une pièce, d'homme tout à fait bon ou tout à fait méchant, excepté au théâtre cependant... Alors, là n'est-ce pas ? le traître : exécrable ! Le jeune premier : parfait ! Mais, dans la vie, il n'en est pas ainsi... Et, à ce propos, tenez ! Vous ne savez pas ce qui m'a paru une chose très extraordinaire ?

CHAISLES.

Non, laquelle ?

FLADEAU.

C'est que votre femme ne se soit pas vengée de sa générosité envers vous pour se montrer cruelle avec

Manoune. Les épouses ont une logique si spéciale que madame Chaisles aurait dû prendre votre victime en horreur. Et pas du tout. Humaine, pitoyable, juste! Elle a gardé Manoune près d'elle, dans sa maison... J'ai réfléchi bien souvent à cette générosité de madame Chaisles, si peu en rapport avec les traits principaux de sa nature, de son caractère, et je vous avoue que je n'y comprends rien. Mais il n'y a pas à dire, le fait est là, et, de quelque façon qu'on l'envisage, il faut s'incliner, car il est beau.

CHAISLES, sombre.

Manoune me hait, mon ami; Manoune me hait... Voilà pourquoi ma femme l'a gardée! Ah! si vous vous doutiez de ma vie entre ces deux femmes, méprisantes et haineuses!.. Il y a des jours, où je me sens enveloppé d'une atmosphère si atrocement hostile, que je regrette presque d'avoir échappé au bagne!

FLADEAU.

Ne dites donc pas de bêtises, mon ami!

CHAISLES.

Je vous jure! Je n'y souffrirais pas davantage peut-être et, en tous cas, mon compagnon de chaîne, qui ne serait pas un pur, un vertueux, lui! aurait un peu de sympathie pour moi! tandis qu'ici... Ah! Dieu!

Il cache sa figure dans ses mains.

FLADEAU.

Il est certain que... Allons, allons, Chaisles! (Il lui tape affectueusement sur l'épaule.) Allons, voyons, voyons! Qui est heureux? Personne! Regardons autour de nous, chacun a son cancer moral... Vous le savez bien. Est-ce que je suis heureux, moi? Est-ce que Manoune est heureuse? Est-ce que madame

Chaisles elle-même n'est pas un peu à plaindre, là, franchement ?

CHAISLES.

Madame Chaisles a son œuvre, sa création, son œuvre dont elle est si fière, l'Œuvre des Petites Faubouriennes, pour occuper sa vie et se consoler.

FLADEAU.

Et vous, vous avez Geneviève. Elle se porte bien, l'enfant ?

CHAISLES.

Très bien, merci.

FLADEAU.

J'irai la voir un prochain jeudi, au couvent, lui apporter des caramels. (Il serre la main de Chaisles et fait deux pas pour sortir.) Ah ! dites donc ?

CHAISLES.

Quoi ?

FLADEAU.

Ma femme va venir à cinq heures, pour la séance du Comité, vous ne m'avez pas vu, je ne suis pas venu... Compris ?..

CHAISLES.

Bien.

FLADEAU.

Comme ça, j'évite les réflexions dans ce goût-ci : tu passes ta vie chez M. Chaisles... Tu négliges tes autres clients ; qu'avez-vous à comploter tous les deux si longuement ? etc... etc...

CHAISLES.

Mais puisque je ne peux pas aller à votre étude, il est pourtant assez naturel que vous veniez chez moi.

FLADEAU.

Ça ne fait rien... il faut qu'elle s'informe, qu'elle fourre son nez, qu'elle dise son avis, qu'elle formule son jugement et vous savez s'ils sont bienveillants, ses jugements !... (Il soupire.) Ah ! si elle pouvait seulement avoir pour moi la millième partie de l'indulgente tendresse qu'elle témoigne aux animaux !...

CHAISLES.

Tiens ! c'est vrai, on m'a dit que vous aviez un nouveau pensionnaire.

FLADEAU.

Un ? Deux, deux nouveaux ! Madame Fladeau qui enverrait sa bonne à l'hôpital, si elle s'avisait d'avoir un panaris, a ramassé place de la Bastille un chien effrayant, un chien qui bavait, je ne suis pas encore très sûr qu'il ne soit pas enragé, et un chat à moitié mort. (Se reprenant.) Quand je dis à moitié mort, je veux dire écrasé, en bouillie. Ces deux bêtes-là, savez-vous où elles couchent ? Dans notre chambre, au pied de notre lit. Ma femme se lève dix fois par nuit pour changer les pansements de l'un et prendre la température de l'autre... ce qu'elle consomme d'ouate hydrophile et d'eau sublimée avec eux ! C'est insensé ! Ça sent l'iodoforme aussi ! Ça sent très fort l'iodoforme ! ça empeste ! Enfin ! Qu'est ce que vous voulez ! C'est comme ça !

CHAISLES.

Comment, avec de pareilles occupations, madame Fladeau consent-elle à faire partie de l'Œuvre des Petites Faubouriennes ?

FLADEAU, avec un sourire mystérieux.

Et le besoin de lutter, qu'en faites-vous ? Contre

qui lutterait ma femme, si elle n'avait pas son comité où elle représente l'opposition ? Ce n'est pas contre moi. Je ne lui offre plus aucun intérêt. Je suis la tête de Turc qui a cessé de plaire !..

CHAISLES.

Parce que vous cédez toujours.

FLADEAU.

Oui, mon ami, je cède toujours ! Je suis même arrivé, par une sorte de gymnastique cérébrale qui ne m'a guère coûté que huit années d'efforts, à renoncer à mes idées au moment même de les exprimer. Ainsi, par exemple, je dirais à madame Fladeau : (*Il montre le fauteuil.*) Voilà un fauteuil rouge — De quelle couleur veux-tu qu'il soit ? Bleu ? Entendu, il est bleu. Et je le tiens pour bleu, quitte à le déclarer vert, une seconde plus tard, si madame Fladeau l'exige .. Voilà !.. Vous n'avez pas idée comme ça simplifie les choses... Seulement à force de m'entraîner à n'avoir pas d'avis personnel devant ma femme, il m'arrive souvent d'hésiter, de tâtonner, de babouiller même... en conversant avec mes amis. Cela ; j'en souffre un peu... Mon Dieu ! quand je dis que j'en souffre... Enfin, cela m'est un peu désagréable, comprenez-vous ? Penser droit et s'exprimer en zigzag. Pis ! avoir l'air de ne pas penser ! Avouez que bien souvent, vous vous êtes dit : Mais à quoi pense-t-il donc cet animal-là ? A rien, à rien du tout. C'est un imbécile.

CHAISLES, *souriant.*

Mais non, mais non, Fladeau !...

FLADEAU.

Oh ! si ! devant madame Fladeau, mes paroles étant condamnées avant d'éclore, je n'accouche que

de mots mort-nés et cela me donne l'air d'un crétin... mais je me rattrape à l'Etude, vous savez, où je fais de l'autorité éperdument. Je passe pour un patron pas commode, croyez-vous? (Il rit.) Un patron pas commode, moi!

CHAISLES, même ton.

Non, vraiment?

FLADEAU, même ton.

Oui, oui, on me craint!

CHAISLES.

C'est amusant! (Petit temps et avec hésitation.) Dites-moi, Fladeau, votre femme ne se doute pas, ne s'est jamais doutée du drame qui s'est passé chez moi? Quelquefois, en songeant qu'elle pourrait soupçonner... ou qu'une indiscrétion... enfin cela me tourmente.

FLADEAU.

Rassurez-vous, Chaisles, votre secret est enfermé là, (Il se touche le front.) à triple tour, et madame Fladeau ouvrirait plus facilement mon coffre-fort que cette boîte-là, je vous en réponds. Et elle n'a d'ailleurs aucun soupçon. Si elle en avait, si elle avait de son petit nez en l'air, flairé quelque chose, vous vous en seriez vite aperçu. Il y a longtemps qu'elle vous aurait lardé d'allusions blessantes, de sous-entendus injurieux... car sa méchanceté a cela de rassurant, qu'elle ne couve pas : elle éclate! Du moment qu'elle ne vous a jamais rien dit, dormez tranquille, c'est qu'elle n'avait rien de pénible à vous dire... (Il tire sa montre.) Moins un quart! et j'ai un testament à 5 heures 1/4, boulevard des Capucines! Je n'ai que le temps! Au revoir, à bientôt.

CHAISLES.

Au revoir, merci d'être venu!

FLADEAU.

Vous plaisantez!... (M. Chaisles veut se lever.) Voulez-vous bien ne pas bouger? Je connais le chemin... Au revoir.

Il sort, reconduit par Manoune qui est arrivée depuis une seconde dans la salle à manger.

SCÈNE II

MONSIEUR CHAISLES, MANOUNE.

Manoune va et vient de la salle à manger au salon, apportant des chaises qu'elle range en cercle autour d'une table. Tout ce manège se fait vivement pendant quelques minutes.

CHAISLES, avec un frisson.

Manoune!

MANOUNE.

Monsieur!

CHAISLES.

Est-ce qu'il n'y a pas du feu dans la salle à manger?

MANOUNE.

Non, monsieur, madame a dit de ne pas en allumer avant six heures.

CHAISLES.

Quelle heure est-il?

MANOUNE.

Cinq heures moins dix.

CHAISLES.

Quel froid! (Il s'enveloppe dans sa couverture, il veut ramasser son livre, il ne le peut pas.) Manoune, mon livre, je vous prie! (Manoune ramasse le livre, le tend sans regarder son maître et continue à ranger les chaises.) Et ici, dans le salon?

MANOUNE.

Dans le salon, monsieur?

CHAISLES.

Oui! Madame ne vous a pas dit d'allumer du feu dans le salon, pour le Comité?

MANOUNE.

Pardon, monsieur, mais à cinq heures seulement. (Cinq heures sonnent.) Je vais l'allumer.

Elle retire le devant en mousse de la cheminée et allume un maigre feu de coke. M. Chaisles ferme les yeux comme s'il voulait dormir. On entend un coup de timbre. Entre madame Fladeau introduite par Manoune.

SCÈNE III

MADAME FLADEAU, MANOUNE, CHAISLES.

MADAME FLADEAU, essoufflée.

Bonjour, monsieur Chaisles!

CHAISLES, se soulevant.

Bonjour, madame, votre santé est bonne?

MADAME FLADEAU.

Je n'en sais rien, je n'ai pas le temps de penser à moi, je suis si occupée, si prise, que je ne sais plus comment je vis... Ouf! (Elle s'asseoit.) Comme c'est dur de monter quatre étages! Cela ne fatigue pas madame Chaisles de demeurer si haut?

CHAISLES.

Ma femme aime beaucoup l'air.

MADAME FLADEAU.

Oui, mais vous qui ne sortez pas facilement, cela complique encore vos promenades Quand il vous faut remonter quatre-vingts marches... ça ne doit pas aller tout seul, hein?

CHAISLES.

Il y a plus de six mois que je ne suis descendu.

MADAME FLADEAU.

C'est vrai, j'oubliais! Mon Dieu, que je m'ennuierais s'il me fallait rester immobile comme vous! J'aurais des fourmis dans les jambes. (Elle remue ses pieds.) Rien que l'idée, vous voyez!

CHAISLES, souriant avec un peu d'amertume.

Vous êtes très nerveuse!

FLADEAU.

Très! Et impressionnable aussi... Nerveuse et impressionnable.

CHAISLES.

Eh! bien, moi, je commence à m'habituer. Les premiers temps, vous vous souvenez? j'ai eu quelques révoltes, bien inutiles d'ailleurs! puis, la philosophie, avec laquelle tous mes amis ont accepté de me voir cloué par des rhumatismes articulaires dans

mon fauteuil, a fini par me gagner. J'en suis arrivé à trouver tout naturel que les autres circulent librement, tandis qu'il m'est impossible de remuer une patte, et, lorsque les gens me disent, avec un petit sourire aimable : Ah ! vous en avez de la chance, vous, de ne pas patauger dans la boue, quand il pleut, ou de ne pas vous rôtir au soleil, quand il fait beau. Je conviens avec eux, qu'en effet, il est difficile d'avoir plus de chance que moi, et j'en conviens vite, de façon à leur faire plaisir et à leur permettre de parler tout de suite d'autre chose.

MADAME FLADEAU.

Ecoutez ! Aujourd'hui, il fait un temps atroce ! il neige ! Ceux qui peuvent rester chez eux ne sont pas à plaindre.

CHAISLES.

Ils sont à envier certainement, certainement !

MADAME FLADEAU, elle regarde le feu.

Le feu ne prend pas très bien ! (A Manoune qui travaille dans la salle à manger.) Je crois que le feu va mourir, Manoune !

MANOUNE, se levant.

Je vais remettre un peu de bois.

Elle prend dans un petit fagot deux branches qu'elle jette au feu.

MADAME FLADEAU.

Je suis gelée ! Madame Chaisles ne va pas bientôt rentrer ?

MANOUNE, agenouillée devant le feu.

Madame sera là à cinq heures et demie au plus tard.

MADAME FLADEAU.

Je suis très en avance... je le sais bien... (Coup de timbre.) Ah ! la voici peut-être... (Manoune se lève, va ouvrir, ce pendant que M. Chaisles péniblement appuyé sur ses deux cannes, s'approche de madame Fladeau.) Vous partez, monsieur Chaisles !

CHAISLES.

Je vais dans ma chambre essayer de dormir un peu pour calmer ma migraine. Au revoir, madame.

MADAME FLADEAU.

Au revoir, monsieur Chaisles ! (Elle le regarde partir.) Eh ! mais vous marchez comme un jeune homme, monsieur Chaisles.

CHAISLES, à la porte en se retournant.

Vous voulez dire comme un lévrier.

Il sort.

SCÈNE IV

MADAME LESOURDAT, MADAME FLADEAU, MANOUNE, au fond.

MADAME LESOURDAT, très essoufflée.

Bonjour, madame Fladeau. (Elle reprend sa respiration.) Oh ! je n'en puis plus ! Je n'ai jamais vu des étages pareils, je suis sûre qu'ils sont plus hauts que les autres, ce n'est pas possible ! (Elle respire très fort.) Et pas de chaises sur les paliers... Oh !

MADAME FLADEAU.

Pourtant, vous êtes robuste, vous, madame Lesour-

dat! Moi je grimpe à la Tour Eiffel en montant deux marches à la fois!

MADAME LESOURDAT.

C'est que vous êtes moins grosse que moi!

MADAME FLADEAU, air satisfait.

Evidemment! J'ai toujours été très mince!

MADAME LESOURDAT.

Vous êtes bien heureuse! (Elle commence à respirer.) J'ai une soif! Si j'osais, je demanderais un verre d'eau.

MADAME FLADEAU, baissant le ton.

Oh! je crois que, si serrée que soit notre présidente, vous pouvez vous risquer à demander un verre d'eau à Manoune. (Haut.) Manoune!

MANOUNE.

Madame?

MADAME FLADEAU.

Madame Lesourdat a soif, voulez-vous lui donner un verre d'eau?

MANOUNE.

Tout de suite, madame.

On la voit prendre une carafe sur le buffet et préparer un verre.

MADAME FLADEAU, à madame Lesourdat.

Quelle drôle d'idée d'avoir soif entre les repas, comme un homme!

MADAME LESOURDAT.

C'est que je ne bois plus en mangeant, je vous dirai, plus une goutte ; pour tâcher de maigrir un peu.

MADAME FLADEAU, ironique.

Ça vous réussit.

MADAME LESOURDAT.

Mais pas mal! depuis onze jours, j'ai diminué d'un demi-centimètre. Ça doit se voir? Ça ne se voit pas?

Elle se lève.

MADAME FLADEAU, moqueuse.

Comment donc! Si!... si!...

MADAME LESOURDAT, buvant le verre d'eau que lui tend Manoune.

Ah! c'est exquis l'eau fraîche! Merci beaucoup.

Manoune retourne dans la salle à manger.

MADAME LESOURDAT, aimable.

M. Fladeau va bien?

MADAME FLADEAU, sèche.

Très bien! Très bien!

MADAME LESOURDAT.

Et vos bêtes?

MADAME FLADEAU, tendre.

Tout doucement! J'ai eu de grandes inquiétudes ces jours derniers pour un pauvre cher petit chien et pour un chat mignon comme tout, et puis aussi pour Toto, car vous savez, Toto a été malade!

MADAME LESOURDAT.

Vraiment?

MADAME FLADEAU.

Très malade! Le vendredi treize, un treize! il s'est réveillé mal à l'aise, tout triste, il a refusé de goûter à sa côtelette, il a bu seulement un peu de café et, vers le soir, il a commencé à tousser!

MADAME LESOURDAT.

Une grosse toux?

MADAME FLADEAU.

Non, au contraire, une petite, petite toux sèche. Tenez, comme ça! (Elle tousse.) Euh! euh! euh! ces petites toux sèches qui sonnent le creux, vous savez, ça vous arrache le cœur! On voudrait tousser à la place du malade.

MADAME LESOURDAT.

Je sais. Adolphe tousse quelquefois comme ça la nuit. Il prend une pastille et ça passe!

MADAME FLADEAU, avec mépris.

Ce n'est pas du tout la même chose. Vous n'allez pas comparer, je pense! Toto avait le poumon pris, lui! Il y a eu une consultation. Je vous dis que ça a été grave... très grave.

MADAME LESOURDAT.

Je n'en doute pas. Enfin, il est sauvé, vous êtes contente à présent?

MADAME FLADEAU.

Je n'ose pas me réjouir. Il est si imprudent! Ce matin, il a voulu absolument aller sur le balcon, par ce froid! Il s'est balancé au moins dix minutes au-dessus du vide. Je tremblais comme une feuille, je ne vivais pas! Il aurait pu avoir une faiblesse, un étourdissement, une crampe dans la queue, que sais-je! Il tombait du deuxième étage et se brisait les reins.

MADAME LESOURDAT.

Oh! les singes savent tomber sans se faire de mal.

MADAME FLADEAU.

En bonne santé, certainement ; mais en convalescence ! Enfin, je vous assure que je viens de passer quelques jours qui compteront dans ma vie!

Silence. Madame Fladeau se chauffe les pieds, madame Lesourdat arrange son chapeau devant la glace.

MADAME LESOURDAT.

Mais que fait donc notre Présidente? Elle est bien en retard !

MADAME FLADEAU.

Manoune sait peut-être. (Elle appelle.) Manoune ! (Manoune se lève et vient à elle.) Manoune! Savez-vous ce qui peut retenir madame Chaisles si longtemps !

MANOUNE.

Madame est allée Chaussée du Maine pour faire une démarche que connaît le Comité.

MADAME FLADEAU.

Ah ! oui je sais, je me souviens ! La petite fille que sa mère oblige à vendre des lacets sur le boulevard ! (Coup de timbre.) Ah! voici probablement madame la Présidente.

Manoune va ouvrir.

SCÈNE V

MADAME LESOURDAT, MADAME FLADEAU, MANOUNE, GENEVIÈVE, LA RELIGIEUSE

GENEVIÈVE, entrant très vite.

Maman n'est pas là?

LA RELIGIEUSE.

Geneviève, dites bonjour, d'abord !

GENEVIÈVE.

Oui, ma sœur ! (A madame Lesourdat.) Bonjour, madame ! (A madame Fladeau.) Bonjour, madame ! Maman n'est pas là ?

MADAME FLADEAU.

Non ! Nous l'attendons pour la séance du Comité !

MADAME LESOURDAT.

Elle va venir d'un moment à l'autre !

GENEVIÈVE.

Et papa ? où est papa ?

MANOUNE.

Ton père est fatigué, il dort !

GENEVIÈVE, embrassant Manoune.

Fatigué ? eh bien, moi aussi, je suis fatiguée, tu sais, ma vieille ! J'ai été bien malade, tout à l'heure !

MANOUNE, inquiète.

C'est vrai ! Tu as été malade ? Qu'est-ce que tu as eu ?

LA RELIGIEUSE.

Mademoiselle Geneviève a eu une crise de larmes suivie d'une syncope, après la représentation d'Athalie !

GENEVIÈVE.

On a joué Athalie pour la fête de madame la supérieure ; c'est moi qui faisais Eliacin.

MADAME LESOURDAT.

Et pourquoi avez-vous pleuré !

MANOUNE.

Oui, pourquoi ?

GENEVIÈVE.

Parce que toutes les autres élèves avaient leurs mamans et moi je n'avais pas la mienne, et toutes les dames me disaient : « Oh ! comme elle doit être contente madame votre mère d'avoir une petite fille qui a si bien joué Eliacin ! Où est-elle ? Allez vite l'embrasser, ma mignonne. » Mais je ne pouvais pas aller l'embrasser puisqu'elle n'était pas là... et ça m'a fait tant de peine que je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

MADAME FLADEAU.

Une grande fille de votre âge !... Vous auriez dû réfléchir, mon enfant, que, si votre mère n'était pas là, c'est qu'elle a de sérieux devoirs à remplir... Ainsi justement, tantôt, elle essayait d'arracher au vice une enfant dix ans ! Cela ne vaut-il pas mieux que d'écouter Athalie, je vous le demande ?

GENEVIÈVE.

Je ne sais pas, moi, madame.

LA RELIGIEUSE.

Voyons, Geneviève, réfléchissez ! Assurément oui !

GENEVIÈVE, secoue la tête.

Eh ! bien, non, je ne crois pas. Si j'étais une dame, et si j'avais une petite fille, je penserais à la mienne de petite fille, d'abord !

La religieuse gronde tout bas Geneviève. Pendant ce temps plusieurs dames du Comité font leur entrée. Ce sont mesdames Lombard, Charlemont, Blanc. Elles se serrent la main. L'enfant rejoint Manoune dans la salle à manger.

LA RELIGIEUSE.

Madame la Supérieure, en raison de sa fête, accorde

un congé de deux jours. Vous ramènerez donc Geneviève lundi soir.

MANOUNE.

Bien, ma sœur.

Elle reconduit la religieuse, puis on la voit traverser la salle à manger en tenant la main de l'enfant et elle sort par une porte opposée à celle par où est sorti M. Chaisles.

SCÈNE VI

MESDAMES FLADEAU, LESOURDAT, LOMBARD, CHARLEMONT, BLANC, MANOUNE.

MADAME FLADEAU.

Comme elle est pâlotte, cette petite ! Je serais bien surprise si elle vivait... mauvaise constitution... Elle ressemble à son père d'une façon frappante !

MADAME LOMBARD.

Je connais à peine M. Chaisles. On dirait qu'il se cache, on ne le voit presque jamais !

MADAME FLADEAU.

Vous n'avez rien à regretter, ma chère amie. Un être sinistre, assommant, qui en veut à la terre entière parce qu'il a des rhumatismes !

MADAME LESOURDAT, timidement.

Il m'a paru presque infirme.

MADAME FLADEAU.

Et puis après ? Est ce la faute des gens ? Tenez ! ne me parlez pas des hommes, ils ne savent pas souffrir. (A madame Charlemont.) Bonjour, madame Charlemont !

MADAME CHARLEMONT, entrant.

Bonjour, madame Fladeau... j'ai le modèle en question avec poche de côté, c'est très gentil. On met un petit mouchoir aux initiales du chien. Je l'ai apporté.

Elle montre un patron découpé et cause tout bas avec madame Fladeau.

MADAME BLANC, à madame Lesourdat.

Vous avez chaud, vous, madame ?

MADAME LESOURDAT.

Je claque des dents.

MADAME LOMBARD.

Moi, j'ai l'onglée. Il est inouï que madame Chaisles ne fasse pas faire du feu par un temps semblable.

MADAME BLANC.

Elle est si avare !

MADAME LESOURDAT.

Elle est avare pour elle, pour son intérieur ; mais songez ce qu'elle donne à l'œuvre.. c'est considérable..

MADAME LOMBARD.

Je ne vous dis pas le contraire... mais à sa place, moi... je vous affirme...

Madame Chaisles fait son entrée.

SCÈNE VII

MESDAMES CHAISLES, LESOURDAT, FLADEAU, CHARLEMONT, LOMBARD, BLANC.

Madame Chaisles serre la main de toutes ces dames et sans retirer son chapeau, s'installe dans son fauteuil de présidente.

MADAME CHAISLES, elle se dégante.

Bonjour, mesdames. Je vous demande pardon,

mesdames, d'être si en retard, je viens du fond de Paris, plus loin que la barrière d'Orléans, et j'ai dû faire à pied presque la moitié du chemin.

MADAME LESOURDAT.

On ne trouve pas facilement de voitures dans les quartiers excentriques.

MADAME FLADEAU.

Elles n'y feraient pas leurs frais d'ailleurs. (A madame Chaisles.) Avez-vous réussi à persuader la mère de cette petite... petite... Comment s'appelle-t-elle donc ?

MADAME CHAISLES.

Outard. Oui, ce n'a pas été sans peine ! mais j'y suis parvenue. Figurez-vous que l'enfant est déjà si gangrenée, qu'elle refuse de venir dans notre école. Je ne sais pas trop ce que nous allons en faire. Elle nous donnera beaucoup de mal, certainement.

MADAME FLADEAU.

Elle gâtera les autres. Je l'ai déjà dit au dernier Comité, on pouvait très bien se dispenser de la recueillir. C'est une brebis galeuse que nous introduisons dans notre troupeau.

MADAME CHAISLES.

L'enfant Outard est dans les conditions requises, absolument. C'est une petite faubourienne, orpheline de père. Or, dans nos statuts...

MADAME FLADEAU, interrompant.

D'accord ! Mais nos statuts ne disent pas que nous devions rechercher de préférence de la graine de Saint-Lazare, et votre protégée m'a tout l'air d'appartenir à cette graine-là.

MADAME CHAISLES, ton glacial.

Si le Comité n'est pas d'avis que la petite Outard

entre dans notre école qu'il se prononce! Mesdames, voulez-vous voter ? Que celles qui sont pour l'admission de la petite Outard veuillent bien lever la main.

Toutes les mains se lèvent, excepté celles de mesdames Fladeau et Charlemont.

MADAME CHAISLES, à la secrétaire madame Blanc.

Madame Blanc, voulez-vous écrire ? La petite Outard est admise à la majorité de quatre voix contre deux.

MADAME BLANC, écrivant.

A la majorité de quatre voix contre deux.

MADAME CHAISLES.

J'ai maintenant une révélation assez grave à vous faire, mesdames; il s'agit d'une de nos collègues, et, il faut bien le reconnaître, d'une de nos plus intelligentes et dévouées collègues, de madame Daniel. J'ai le regret de vous apprendre que cette dame a trompé la confiance du Comité en se disant mariée, vivant avec son mari. C'est une femme divorcée. L'homme avec lequel elle habite est un écrivain nommé Olivier Boron. Il est beaucoup plus jeune qu'elle et... je vous demande pardon d'entrer dans ces détails, mais il paraît qu'il est presque sans fortune... Permettez-moi de ne pas insister sur l'immoralité de cette situation et de vous demander simplement quelles sont vos intentions au sujet de madame Daniel.

MADAME LOMBARD, timidement.

Mais il me semble, ma chère Présidente, que la vie privée de madame Daniel...

Elle se trouble.

MADAME FLADEAU, agressive.

Parlez, madame Lombard!... la vie privée de madame Daniel?...

MADAME LOMBARD.

Mon Dieu, je voulais dire...

Devant la malveillance des visages elle n'ose pas continuer.

MADAME CHAISLES, froidement.

Je vous en prie, ma chère collègue, donnez votre avis.

MADAME LOMBARD, hésitant beaucoup.

Il me semble... du moins, c'est mon sentiment... qu'il ne nous appartient pas de nous immiscer dans la vie privée des dames du Comité.

MADAME LESOURDAT.

C'est également mon opinion!

MADAME CHAISLES.

Notre Comité, ne l'oubliez pas, mesdames, est un comité d'honneur. Tous les membres qui le composent doivent donc être au-dessus de tout soupçon. Or, il n'est pas niable que la conduite de madame Daniel ne soit répréhensible... maintenant, réfléchissez... s'il vous paraît que nous devons feindre d'ignorer cette conduite ?...

MADAME LESOURDAT.

En effet, dans l'intérêt de l'œuvre, je crois que nous le devons... Madame Daniel est très zélée pour l'œuvre, elle fait des dons importants!...

MADAME CHAISLES.

Il est certain que nous aurions quelque difficulté à la remplacer. (Aux autres dames.) Qu'en dites-vous, mesdames?

MADAME FLADEAU, ton pincé.

Votre question est un peu surprenante, ma chère amie. En matière d'honneur il n'y a pas d'hésitation à avoir. Le Comité doit être composé d'honnêtes

femmes, dites-vous? madame Daniel est-elle, oui ou non, une honnête femme? Tout est là! Elle n'est pas une honnête femme? Donc, elle ne peut pas faire partie du comité de l'œuvre des « Petites Fauboutiennes. » Quant à fermer les yeux sur cette sorte d'escroquerie morale qu'elle s'est permise envers nous, permettez-moi d'être surprise que la pensée ait pu vous en venir!

MADAME CHARLEMONT.

Il est des cas où l'indulgence ressemble à de la complicité. Le comité aurait l'air d'être complice des désordres de madame Daniel, s'il ne les réprouvait pas!

MADAME CHAISLES.

Vous savez quel est l'unique moyen dont nous puissions nous servir pour les réprouver! C'est de demander à madame Daniel de nous donner sa démission.

MADAME LESOURDAT, craintivement.

Lui demander... de vive voix? Vient-elle aujourd'hui?

MADAME CHAISLES.

Non. Elle s'est excusée. (Aux autres dames.) J'ai également reçu des lettres d'excuses de quelques-unes de nos collègues. (A madame Blanc.) N'oubliez pas de les mentionner au procès-verbal, madame Blanc. Mesdames, croyez-vous qu'il soit indispensable de prier madame Daniel d'envoyer sa démission?

TOUTES, même mesdames Lesourdat et Lombard.

Oui, oui!

MADAME CHAISLES.

Une lettre dont le Comité devra approuver les ter-

mes sera donc envoyée à madame Daniel. Maintenant, autre chose : Vous n'êtes pas sans avoir appris, mesdames, le terrible chagrin dont notre chère trésorière madame Levasseur, a été frappée. Vous avez compris, malgré la réserve que nous avons toutes mise à ne pas insister sur cette affaire délicate... combien la conduite de notre collègue, madame Lancré, était blâmable puisque, amie intime de madame Levasseur, elle ne lui en a pas moins retiré l'affection de son mari, en se faisant enlever par lui. Si l'une de ces deux dames ne m'envoie pas sa démission, qu'adviendra-t-il le jour où elles se trouveront face à face ?

MADAME LESOURDAT.

Oh ! madame Lancré n'osera pas revenir.

MADAME FLADEAU.

Pourquoi donc ? Monsieur Levasseur doit divorcer et l'épouser, m'a-t-on dit !

MADAME CHARLEMONT.

Est-ce possible ?

En ce moment, Manoune apporte une lettre.

MADAME CHAISLES.

Justement, voici un mot de madame Levasseur. (Elle lit rapidement.) Cette lettre est confidentielle, je ne puis en faire part au comité, mais, pour ce qui touche l'œuvre, j'ai le pénible devoir de vous prévenir, mesdames, que notre chère trésorière, madame Levasseur, nous prie d'accepter sa démission !

MADAME FLADEAU.

Puisque nous devions forcément perdre l'une ou l'autre de ces dames, je trouve que, pour le bien de l'œuvre, il est préférable que ce soit celle-ci... sa

séparation d'avec M. Levasseur la laissant tout à fait sans fortune...

MADAME CHAISLES.

Vous avez réfléchi? Vous acceptez, mesdames, la démission de madame Levasseur?

MADAME LOMBARD.

Il le faut bien.

MADAME LESOURDAT.

Alors, nous renvoyons du Comité, madame Daniel, parce qu'elle mène une existence irrégulière et nous conservons madame Lancré qui est exactement dans la même situation !

MADAME FLADEAU.

Permettez, ce n'est pas la même chose!

MADAME LESOURDAT.

Quelle différence y a-t-il?

MADAME FLADEAU.

Une énorme! Madame Lancré, je vous le répète, va épouser M. Levasseur. En attendant la solution de son procès, elle est rentrée dans sa famille où elle vit fort honorablement, tandis que madame Daniel demeure, elle, avec un homme en concubinage!.. Il y a là une nuance appréciable, il me semble.

MADAME LESOURDAT.

Au point de vue mondain, oui, il y a une nuance; mais au point de vue moral, il n'y en a pas, puisque toutes les deux sont divorcées et ont un amant... Alors?

MADAME FLADEAU, pincée.

Vous vous servez de termes un peu vifs, ma chère amie, permettez-moi de vous le dire!

MADAME LESOURDAT.

Je me sers du terme qui convient. Nous ne sommes pas des petites filles, je puis prononcer le mot amant, ici, devant des honnêtes femmes, sans blesser personne !

MADAME FLADEAU.

Je vous demande pardon, vous me blessez, moi !

MADAME LESOURDAT.

Tant pis, madame !

MADAME FLADEAU.

J'aime à croire que « tant pis » veut dire que vous vous excusez ?

MADAME LESOURDAT, la défiant.

Mais non, au contraire !

MADAME FLADEAU.

Je ne lutterai pas d'impertinence avec vous ; vous avez un entraînement qui me manque ; je vous dirai cependant...

MADAME CHAISLES, s'interposant.

Mesdames, je vous en prie !... Avant de terminer la séance je voudrais vous communiquer les plans de l'infirmerie que notre architecte, M. Frileux, m'a apportés, ce matin. Il s'agit d'un pavillon...

MADAME FLADEAU, se levant.

Oh ! il est trop tard, chère amie, si nous remettions cela pour le prochain Comité ? Moi, je suis obligée de partir, j'ai deux malades à la maison !

MADAME CHARLEMONT.

Moi, j'ai du monde à dîner.

MADAME LOMBARD.

Et moi, je dîne en ville. Mon mari doit même ve-

nir me chercher, il m'attend chez votre concierge.

MADAME CHAISLES, polie.

Pourquoi ne lui avez-vous pas dit de monter?

MADAME LOMBARD.

Oh! Il ne veut pas, ma chère présidente, il a trop peur. Un Comité de femmes! Pensez donc!

MADAME LESOURDAT.

C'est comme Adolphe, pour rien au monde il n'assisterait à notre Comité! Il craindrait d'avoir un fou rire!

MADAME FLADEAU, pincée.

On ne dit pas plus de sottises dans les Comités de femmes que dans les Comités d'hommes.

MADAME LESOURDAT.

On n'en dit pas moins non plus!

MADAME FLADEAU.

Merci.

MADAME CHAISLES, à madame Blanc.

Vous voudrez bien venir demain à neuf heures pour travailler, madame Blanc?

MADAME BLANC.

Mais certainement! Comptez sur moi, madame la présidente.

Elles se serrent les mains. Sortie un peu confuse et en tumulte. Manoune aide à remettre les manteaux. Elle reconduit et éclaire madame Fladeau qui a perdu son gant. La scène reste vide une seconde fois, puis madame Chaisles rentre et s'assied.

SCÈNE VIII

MADAME CHAISLES, CHAISLES, GENEVIÈVE MANOUNE.

Chaisles rentre dans le salon, il se réinstalle péniblement à sa place près de la fenêtre, dans l'ombre. On sent qu'il voudrait parler, qu'il n'ose pas; à plusieurs reprises, il se tourne vers madame Chaisles, ouvre la bouche, hésite, puis se tait. Enfin, il se décide.

CHAISLES, très doucement.

Lucy !

MADAME CHAISLES, levant la tête.

Qu'est-ce que tu veux ?

CHAISLES.

Tu es occupée ?

MADAME CHAISLES.

Oui, mais ça ne fait rien. Qu'est-ce que tu veux?

CHAISLES.

J'attendrai que tu aies fini.

MADAME CHAISLES.

Voyons ! Qu'est-ce que c'est? Dis vite ce que tu veux ?

CHAISLES.

C'est à propos de Geneviève !

MADAME CHAISLES, étonnée.

De Geneviève?

CHAISLES.

Oui, on l'a ramenée du couvent il y a une heure; elle a été, paraît-il, un peu souffrante!

MADAME CHAISLES.

Elle est dans sa chambre?

CHAISLES.

Oui!

MADAME CHAISLES.

J'irai la voir dans une minute.

Silence. Madame Chaisles termine la lecture d'une lettre. Chaisles semble de nouveau faire un violent effort sur lui-même et, au moment où madame Chaisles va ouvrir une autre lettre, il tousse avec embarras pour attirer l'attention.

CHAISLES.

Je te demande pardon de te déranger... mais je voudrais te soumettre une idée... une idée qui m'a frappé aujourd'hui... en... voyant Geneviève si pâle, si défaite... ne penses-tu pas... que... cette petite... est un peu trop sensible... trop tendre pour vivre loin de toi... de la maison... pour... en un mot... rester au couvent pensionnaire?

MADAME CHAISLES, avec un regard terrible à son mari.

Comment? Je ne comprends pas bien ce que tu viens de dire... Répète un peu?

Chaisles, baisse la tête.

MADAME CHAISLES, après un court silence.

Ah! ça, aurais-tu la prétention de m'indiquer mon devoir?

CHAISLES, vivement et peureusement.

Non! non!

MADAME CHAISLES.

Crois-tu que je ne sache pas ce qu'il convient de faire avec Geneviève ?

CHAISLES, terrifié.

Mais si... mais si...

MADAME CHAISLES, crescendo, mais sans trop élever la voix.

Par hasard, ne me trouverais-tu pas bonne mère?

CHAISLES.

Comment, moi ? mais au contraire, ce que je t'en disais... c'était... c'était...

Il est éperdu et ne peut continuer sa phrase.

MADAME CHAISLES, voix basse, irritée et dure.

Je croyais qu'il avait été entendu, une fois pour toutes, que jamais tu ne t'occuperais de l'éducation de Geneviève ? Est-ce vrai ?

CHAISLES.

C'est vrai ! c'est vrai!

MADAME CHAISLES

Que j'en aurais l'entière, l'absolue direction.

CHAISLES.

Oui ! oui !

MADAME CHAISLES.

Alors, de quoi te mêles-tu?

CHAISLES.

J'ai tort ! j'ai tort !

MADAME CHAISLES.

Je t'engage à ne pas recommencer. Je tâche d'oublier. Je veux oublier !.. Mais je ne suis pas une sainte, après tout; je ne suis qu'une femme, et com-

ment ne comprends-tu pas, comment ne sens-tu pas que de maladroites interventions, comme celle-ci, peuvent raviver, après dix ans écoulés, le souvenir de l'acte abominable que tu as commis! (Manoune entre.) Comment va Geneviève?

MANOUNE.

Mieux, madame, mais elle a encore un peu de fièvre.

MADAME CHAISLES.

Elle est couchée?..

MANOUNE.

Non, madame, elle veut embrasser madame, avant de se mettre au lit.

MADAME CHAISLES.

Allez la chercher.

MANOUNE.

Oui, madame.

Manoune sort, puis rentre aussitôt avec Geneviève.

MADAME CHAISLES.

Eh bien! Geneviève, tu as donc été malade?

GENEVIÈVE.

Oui, maman.

MADAME CHAISLES.

Il ne faut pas te laisser ainsi aller à tes nerfs, ma petite fille.

GENEVIÈVE.

J'avais tant de chagrin d'être là toute seule, sans parents!

MADAME CHAISLES.

J'étais occupée, et ton père, tu le sais bien, ne peut pas sortir.

GENEVIÈVE.

Manoune aurait pu venir, elle! (A Manoune.) Tu aurais bien pu venir, toi!

MANOUNE.

Moi, mon chéri, mais...

MADAME CHAISLES.

Manoune a son ouvrage... Allons! que cela ne se renouvelle plus! Demain, après une bonne nuit, tu iras très bien et tu rentreras sagement au couvent.

GENEVIÈVE.

Oh! pas demain, mère! On a congé deux jours à cause de la fête de madame la supérieure... Pas, Manoune, sœur Sainte-Hildegarde te l'a dit?.. Je rentrerai lundi seulement.

MANOUNE.

Et pas lundi matin, de bonne heure; lundi soir, après dîner.

MADAME CHAISLES.

Encore un congé! Elles sont étonnantes, ces bonnes sœurs, avec leurs congés! Et la pension court pendant ce temps-là!.. Je vais retirer mon chapeau et je reviens tout de suite. Venez-vous, Manoune?

MANOUNE.

Oui, madame.

Elle sort suivie de Manoune.

SCÈNE IX

CHAISLES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Oh! mon petit papa!.. mon petit papa chéri! Tu es content que je reste deux jours à la maison?

CHAISLES.

Très content!

GENEVIÈVE.

On va bien s'amuser tous les deux! D'abord, je te dirai mon rôle d'Eliacin.

CHAISLES.

C'est ça!

GENEVIÈVE.

Tu verras comme je déclame et comme j'ai bien appris par cœur. Toi, tu feras Athalie... Non, non, pas Athalie, elle est trop méchante, même pour rire, je ne veux pas que tu récites un rôle méchant,

CHAISLES.

Je jouerai le rôle que tu voudras, Joad ou Abner. Veux-tu que je te fasse Abner? Tiens! (Déclamant.)

Madame, voilà donc cet ennemi terrible!
De vos songes menteurs, l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

GENEVIÈVE.

Oh! comme tu sais bien! comme tu sais bien déclamer *Abner*, papa! Si tu veux, on jouera toute la pièce à nous deux. Ecoute, je commence, je vais te dire Eliacin.

CHAISLES.

Oui, oui, mais demain, quand tu seras calmée, quand tes petites menottes seront moins brûlantes, n'est-ce pas, ma chérie?..

Il l'embrasse.

GENEVIÈVE.

Oui, père, mais alors tu viendras auprès de mon lit, tout à l'heure.

CHAISLES.

Oui.

GENEVIÈVE.

Tu me tiendras les mains jusqu'à ce que je m'endorme?

CHAISLES.

Oui!

GENEVIÈVE.

Mon cher petit papa! (Un silence.) Dis-moi, père...

CHAISLES.

Quoi, ma jolie?

GENEVIÈVE.

Je voudrais te demander quelque chose?

CHAISLES.

Qu'est-ce que c'est?

GENEVIÈVE.

Mais... je... je n'ose pas... figure-toi...

CHAISLES.

Petite bébête, tu n'oses pas parler à ton papa?

GENEVIÈVE.

J'ai peur que tu fasses les yeux... tes yeux comme lorsque maman est là, tes yeux qui ne regardent pas, tu comprends?

CHAISLES.

Pas du tout! Voyons, parle, qu'est-ce que c'est?

GENEVIÈVE.

Alors, regarde-moi comme ça!.. A la bonne heure! Ris aussi... Bon! Eh bien... je voulais te demander... ah! ne fais pas tes yeux!.. Pourquoi tu ne m'embrasses jamais devant maman?

CHAISLES.

Moi, je...

GENEVIÈVE.

Jamais, je te jure, jamais ! Tu ne m'embrasses qu'en cachette !.. Pourquoi, dis, papa?

CHAISLES.

Pour une raison très simple. Ta maman trouve que je te gâte déjà beaucoup trop, alors, n'est-ce pas, si je...

GENEVIÈVE.

Ça me gâterait davantage si elle te voyait m'embrasser ?.. Ça ne lui fait donc pas plaisir que tu m'embrasses ?.. C'est bien drôle, ça !

Entre madame Chaisles, suivie de Manoune.

SCÈNE X

CHAISLES, GENEVIÈVE, MADAME CHAISLES, MANOUNE.

MADAME CHAISLES.

Il faut aller te coucher, mon enfant.

GENEVIÈVE.

Oh ! je vais mieux, mère, je suis guérie!

MADAME CHAISLES.

C'est égal ! Il faut tout de même aller te reposer. (A Manoune.) Aidez-la vite à se mettre au lit, puis vous pourrez servir.

MANOUNE.

Bien, madame.

Geneviève sort avec Manoune.

Grand silence.

SCÈNE XI

MADAME CHAISLES, CHAISLES.

MADAME CHAISLES.

Tu tiens à avoir de la lumière?

CHAISLES.

Non !

MADAME CHAISLES.

Alors, comme je n'ai rien à faire en attendant le dîner...

Elle éteint la lampe.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Dix ans plus tard à Galets-sur-Mer, une modeste petite plage auprès du Tréport.

Une immense étendue de ciel, un ciel nuageux au-dessus d'une mer calme et grise.

A gauche, le village, le casino, l'hôtel des bains ; à droite, très haut, solitaire, le phare.

A l'avant-scène de droite, une petite maison de pêcheurs habitée par madame Chaisles, Manoune, Geneviève ; lui faisant vis-à-vis un pavillon assez élégant, c'est là que demeure Olivier Boron.

Les deux maisons sont bâties sur une petite élévation, sorte de falaise au-dessus de la plage, toutes les deux ont vue sur la mer.

Au lever du rideau, Manoune, assise sur un pliant devant la porte, prend dans un filet des crevettes qu'elle jette dans un saladier.

SCÈNE PREMIÈRE

MANOUNE, seule, puis M. FLADEAU.

MANOUNE, chantant à demi-voix :

Ma mie, si je m'en va-t-aux iles
M'attendrez-vous quand je r'viendrai ?

Ah! vraiment non, ce me dit-elle,
J'n'attendrai pas;
Car tous garçons qui vont aux îles *(bis)*
N'en r'viennent pas! *(bis)*

A la fin du couplet, Fladeau arrive, lisant son journal tout en marchant. En entendant chanter Manoune, il s'arrête et il attend. Lorsque Manoune a fini il s'approche d'elle.

FLADEAU.

Bonjour, Manoune, j'espère que vous avez une jolie voix.

MANOUNE.

Bonjour, monsieur Fladeau. Vous étiez là? (Riant.) Oh! non! non! je n'ai pas une jolie voix. Vous voulez voir ces dames, monsieur Fladeau?

FLADEAU.

Elles sont occupées sans doute?

MANOUNE.

Un peu, oui; mais ça ne fait rien... Je vais vous annoncer...

Elle pose son filet et fait un mouvement pour aller vers la maison.

FLADEAU, l'arrêtant.

Ne les dérangez pas! Je les verrai plus tard. (Il regarde le filet.) C'est vous qui avez pêché tout ça?

MANOUNE.

Oui, monsieur, ce matin à cinq heures. Elles ne sont pas bien grosses, n'est-ce pas?

FLADEAU, prenant une crevette.

En voilà une énorme!

MANOUNE.

Oh! il y en a bien une douzaine de belles dans le

tas... ce serait malheureux !... Je les mets de côté pour Geneviève : depuis que nous sommes ici, c'est son seul régal.

FLADEAU.

Vous êtes contente d'être au bord de la mer ?

MANOUNE.

Je ne peux pas vous dire comme je suis contente, monsieur ; c'est si beau, si grand ! (Elle montre la mer et le ciel.) Et puis, on respire au moins ! Tandis qu'à Paris, l'été, il y a des jours où l'on a beau être courageuse, on étouffe tellement que ça vous enlève la force de travailler.

FLADEAU.

Oui, j'ai connu ça, quand j'étais notaire, rue Turbigo, autrefois et qu'il me fallait, pour le bon exemple, rester courbé sur mon bureau, à examiner des actes à la lueur du gaz, tandis que dehors le ciel était bleu et que les charrettes de fleurs encombraient les rues... (Se reprenant.) encombraient... encombraient... je veux dire qu'il en en avait beaucoup, vous comprenez ?

MANOUNE, souriant.

Je comprends, monsieur.

FLADEAU.

Quelle joie j'avais alors à lâcher l'étude pour faire un petit tour sur les boulevards ! (Il soupire.) Maintenant que je ne l'ai plus mon étude, que je l'ai vendue à maître Thévenol, je me promène tant que je veux, tous les jours, et cela ne me cause plus aucun plaisir. Telle est la vie, Manoune.

MANOUNE, simple.

Oui, monsieur.

FLADEAU.

Le sage n'est pas celui qui ne désire rien, non! Le sage est celui qui, pouvant réaliser son désir, ne le réalise pas. Rêve exaucé, rêve terminé (Il laisse tomber son journal. Manoune le ramasse.) Merci! continuez ce que vous faites, Manoune.

MANOUNE, elle se rassied.

Oh! Je n'en ai pas pour longtemps. (Petit silence.) C'est malheureux que vous l'ayez vendue, votre étude, monsieur Fladeau.

FLADEAU.

Oui, mais madame Fladeau l'a exigé, alors, n'est-ce pas?

MANOUNE.

Bien sûr! C'est malheureux pour nous et... (Elle hésite.) un peu pour Geneviève aussi.

FLADEAU.

Comment cela?

MANOUNE.

Madame vous écoutait quand vous étiez son notaire, autrefois? Elle vous écoutait bien. Tout ce que vous lui disiez pour Geneviève, c'était fait; maintenant elle ne vous demande plus votre avis, et...

FLADEAU.

Et quoi, Manoune?... M. Thévenol, mon successeur, ne lui donne donc pas de bons conseils?

MANOUNE.

Je ne dis pas cela, monsieur; mais maintenant Geneviève est grande, et il ne peut pas s'intéresser à elle comme vous, qui la connaissiez quand elle

était petite... Vous l'avez vue toute petite, vous, monsieur... vous lui étiez bien dévoué...

FLADEAU.

Certes! et je lui suis encore dévoué... mais vous avez raison, je ne suis plus placé, vis-à-vis de madame Chaisles, dans les mêmes conditions qu'il y a dix ans. (Il baisse la voix.) Je ne puis plus, sans m'attirer des rebuffades, lui faire la plus légère critique sur sa sévérité envers Geneviève, sévérité excessive souvent.

MANOUNE, timidement.

Si seulement vous pouviez lui dire — Oh! gentiment! sans en avoir l'air, — qu'elle ne gronde pas toujours Geneviève devant les étrangers... Ça fait de la peine d'entendre gronder une grande jeune fille comme elle, si sérieuse, si raisonnable; et puis les gens peuvent penser : elle n'est guère aimée de sa mère, cette jeune fille-là!...

FLADEAU.

Oui, car le monde juge toujours sur les apparences: et, après tout, pourquoi ne jugerait-il pas sur les apparences? A-t-il le temps d'approfondir les choses? Non, n'est-ce pas? C'est donc à nous de nous donner un aspect conforme à nos actions, lorsque, par hasard, elles sont belles. Qui croirait, en effet, en voyant madame Chaisles, que, dans une heure tragique, pour sauver l'honneur de son mari, elle s'est comportée comme la plus romanesque, la plus sensible, la plus tendre des femmes, et cela, poussée uniquement par le sentiment du devoir.

MANOUNE.

Et jamais elle ne m'a fait aucun reproche, monsieur Fladeau, jamais!

FLADEAU.

Vous n'en méritez pas non plus.

MANOUNE.

Ça ne fait rien! Il y aurait des dames, n'est-ce pas, qui auraient laissé échapper un mot de regret. C'est si vite dit, un : « Si j'avais su! » ou : « Si c'était à recommencer, je n'élèverais pas l'enfant d'une autre! » J'aurais supporté ça, naturellement, j'aurais tout supporté, trop contente encore! Mais au contraire, combien de fois madame m'a-t-elle dit : « Manoune, j'ai fait ce que j'ai pu pour réparer! C'est ainsi que je devais agir!... » Sans compter que bien souvent elle a ajouté : « J'ai beaucoup d'estime pour vous, Manoune!... » Seulement il ne faut pas que je me mêle de lui dire que ce soit pour Geneviève. Oh! ça, il ne le faut pas... « Taisez-vous, Manoune! » Voilà toujours la réponse que je m'attire... Aussi, si vous pouviez, vous, monsieur Fladeau, lui faire comprendre!..

FLADEAU.

Je tâcherai... Je ne promets rien, mais je tâcherai. (A Manoune qui se lève.) Vous avez fini?

MANOUNE.

Oui, monsieur, je vais aller chercher de l'eau là-bas!

Elle montre la mer.

FLADEAU.

Eh! mais, il y a un bon petit bout de chemin sur les galets, en plein soleil.

MANOUNE, souriant.

Oh! Je ne crains pas le soleil, je ne sens pas les galets. Je ne suis pas délicate, moi, monsieur Fladeau!

FLADEAU.

Oui, vous êtes dure pour vous, et ça vous distingue de la plupart des gens, qui n'ont de patience et de courage que pour supporter les souffrances des autres. (Il prend une crevette.) Pourquoi ne les faites-vous pas cuire dans de l'eau ordinaire, vos crevettes ?

MANOUNE.

Parce qu'il faut qu'elles meurent dans l'eau où elles sont nées. Elles aiment mieux ça.

FLADEAU.

Fichue consolation !

Il fait un signe de tête à Manoune et il s'en va du côté du Casino, tandis que Manoune descend vers la mer.

SCÈNE II

OLIVIER BORON, ANDERS ARREBOE.

Olivier et Anders sortent de la maison d'Olivier.

ANDERS, *en tenue de voyage.*

C'est très gentil chez vous, très propre... Et vous payez ça ?

OLIVIER.

Trois cent cinquante francs pour deux mois.

ANDERS.

C'est pour rien. Vous avez une vue superbe, d'ici.

OLIVIER, *s'asseyant aussi.*

Superbe ! Non ! Etendue seulement. Et tout va bien à Copenhague ? Madame Arreboë ?

ANDERS.

Elle se porte à ravir, du moins je le crois ; il y a trois semaines que j'ai quitté le Danemark. Elle allait bien, il y a trois semaines.

OLIVIER, un peu surpris.

Elle ne vous a pas écrit?

ANDERS.

Cher, mes vacances ne seraient plus des vacances, si nous correspondions.... j'ai six semaines, tous les ans, où je vis en homme libre dans votre beau pays, j'entends que ces six semaines ne soient pas troublées.

OLIVIER, souriant.

Ce que vous me dites là confirme votre dernière lettre. Elle était exaspérée, votre dernière lettre... Vous me parliez même de divorcer.

ANDERS.

Oui, j'ai essayé, mais il n'y a pas eu moyen ; que je supplie, que j'implore, que je menace, ma femme me fait toujours la même réponse : « J'ai pu divorcer une fois dans ma vie, Anders, j'ai pu faire cette sottise ! mais je ne divorcerai pas deux fois. » (Petit silence.) Dire que j'aurais pu être son premier mari ! Croyez-vous ?

OLIVIER.

Elle tient à vous ! Elle vous aime peut-être...

ANDERS.

Pas du tout ! Je me l'étais figuré aussi un moment ; mais elle m'a bien vite détrompé. Elle n'a pour moi aucune affection, j'en suis sûr ! j'ai cru également, ne vous moquez pas de moi, Olivier !... j'ai cru qu'elle tenait à mon nom, parce que connu, apprécié !... Mais

là encore j'ai été déçu... Elle méprise mon œuvre... elle ne lit jamais mes livres, et, comme je n'écris jamais que pour les enfants, elle me trouve l'écrivain le plus insipide de la Scandinavie.

OLIVIER.

Alors?

ANDERS.

Alors, elle a mis dans sa tête de ne pas divorcer deux fois parce qu'elle considère cela comme un acte ridicule.

OLIVIER.

Craint-elle à ce point le ridicule?

ANDERS.

Pour toute autre chose, non! J'oserai même dire qu'elle ne le craint pas assez. Mais cela m'importe peu... elle est méchante, cher, très méchante; elle me rend la vie ennuyeuse, lourde, difficile. Ah! quand je compare cette épouse acariâtre à madame Daniel, je ne puis pas m'empêcher d'envier votre bonheur.

OLIVIER.

C'est vrai, Marie-Anne est divine. Lorsque je songe à tout ce qu'elle a fait pour moi, à l'existence qu'elle a acceptée, aux humiliations qu'elle a subies en vue d'assurer ma tranquillité, mon cœur se fond de reconnaissance et de tendresse.

ANDERS.

Et comme elle demeure jolie! Hier, quand je suis allé chez vous, croyant que vous étiez encore à Paris, je regardais ses traits délicieux dans leur pâleur attendrie. Depuis dix ans, sa beauté reste immuable comme son dévouement; d'habitude le dévouement et le sacrifice ne sont point vertus bienfaisantes pour le visage... Elle est une exception. Je l'ai trouvée un peu souffrante, votre amie.

OLIVIER.

Ah ! Qu'a-t-elle ? Dans sa lettre reçue ce matin elle ne me parle pas de sa santé. Qu'a-t-elle ?

ANDERS.

Des douleurs assez vives au cœur, mais rien d'inquiétant... Vous avez une cigarette ?... D'ailleurs je n'aurais pas dû vous en parler ; elle m'avait défendu de vous le dire.

OLIVIER, lui tend son porte-cigarettes.

Voilà !

ANDERS.

Merci. (Il allume sa cigarette.) Vous ne savez pas ce qui m'étonne ? C'est que, puisqu'elle est veuve maintenant, vous ne l'épousiez pas. Je ne suis guère partisan du mariage d'ordinaire, ayant quelques raisons personnelles pour ne pas le prôner ; mais vraiment, si jamais femme a mérité de porter le nom d'un homme de talent, c'est bien celle qui l'a aidé avec tant de vaillance à conquérir la gloire, car vous êtes un littérateur haut coté, cher ami.

OLIVIER, ton mélancolique.

Oui, je gagne de l'argent ! beaucoup d'argent.

ANDERS.

Votre dernière pièce « Les Résignées » vous a rapporté ?...

OLIVIER.

Près de deux cent mille francs !

ANDERS.

C'est coquet ! et on vous joue partout, même à Copenhague, et on vous traduit, vous !

Petit soupir.

OLIVIER.

Mais vous aussi, Anders, on traduit vos livres.

ANDERS, calme.

Peuh ! en allemand, en russe, jamais en français. Enfin, pour en revenir a ce que nous disions, oui, plus d'une fois, je me suis demandé pourquoi madame Daniel ne devenait pas madame Boron.

OLIVIER.

Pourquoi? Parce qu'elle s'y refuse tout simplement.

ANDERS.

Quelles raisons peut-elle bien donner à son refus?

OLIVIER.

Des raisons très subtiles et délicates, une entre autres... c'est qu'elle a quelques années de plus que moi.

ANDERS.

Neuf, dix ans?

OLIVIER, vivement.

Oh ! non, beaucoup moins.

ANDERS.

Alors?

OLIVIER.

Alors, que vous dirai-je? elle trouve que c'est trop, quand même. D'ailleurs, depuis que le succès est arrivé, elle s'efface, se met dans l'ombre, veut se faire oublier. Bien souvent, lorsque je la sollicite de sortir avec moi, d'aller, soit à une première, soit à quelque exposition, elle me dit : « Non, non, laisse-moi seule ici chez nous ! Je suis si bien chez nous, toute seule à t'attendre !... » Et, un jour, comme j'insistais plus que de coutume, elle m'a répondu ceci : « Ma

tâche est terminée, Olivier! Sur le théâtre de la vie, nous avons toutes un rôle à jouer, que cela nous plaise ou non. Rôle discret ou éclatant, ingénu ou terrible, neutre ou simplement utile. Le point important est de ne pas sortir de son emploi. Eh! bien, moi, je ne suis pas la femme du triomphe, et le grand jour de la célébrité m'épouvante... Maintenant que tu es heureux, Olivier, tu n'as plus besoin de moi. »

ANDERS.

Je comprends!... Elle ne veut pas présenter la facture.

OLIVIER.

Oui. D'ailleurs si je suis seul ici, c'est elle qui l'a voulu. Elle me voyait nerveux, agacé, fébrile. Alors elle m'a dit : Tu as besoin d'air, de repos, de solitude, va dans quelque coin au bord de la mer te reposer, te reprendre, t'appartenir.

ANDERS, il réfléchit.

T'appartenir? Vous... Vous l'aimez toujours autant, n'est-il pas vrai?

OLIVIER.

Oui, mais...

ANDERS.

Mais...

OLIVIER.

Mais il m'arrive cette chose étrange qu'il est des jours où je suis obligé, pour maintenir mon âme en état de grâce amoureux, de me dire : Tu dois tout à cette femme qui est survenue dans ta vie à l'instant même qu'il fallait!... à cette femme qui a été pour

toi l'amie, la maîtresse, la mère et la camarade, à cette femme qui ne te disait jamais : « travaille! » mais qui savait, d'un mot ou d'un sourire, te donner le désir de travailler.

ANDERS.

Oh! Oh! Et il vous arrive souvent de monologuer de la sorte?

OLIVIER.

Assez souvent.

ANDERS, à lui-même.

Triste! (Un silence, il montre de sa canne le jardin.) Et c'est tout ce que vous avez de fleurs dans votre jardin?

OLIVIER.

Oui, rien ne pousse ici. Le vent du large brûle tout.

ANDERS.

Dans sa tonalité douce, cette mer pâle, couleur de perle, ressemble un peu à celle de mon pays.

OLIVIER.

Vous avez moins de grotesques qui barbotent gauchement dans les vagues, puisque tout le monde nage en Scandinavie.

ANDERS.

Il y a des grotesques partout, cher; seulement je dois reconnaître qu'ici, vous paraissez en avoir une véritable collection. Je suis arrivé ce matin et je n'ai vu à l'hôtel que visages désobligeants ou ridicules.

OLIVIER.

Oui, la bande Fladeau, Lesourdat. Mais tenez! il y a là une jeune fille qui, sans être régulièrement jolie,

est charmante! Elle a, ce qui est bien difficile à rencontrer aujourd'hui, elle a un visage personnel.

ANDERS.

Personnel?

OLIVIER.

Oui! avez-vous remarqué que la plupart des jeunes filles de la bourgeoisie actuelle se ressemblent? Coiffées, ondulées, oxygénées, habillées de même, elles essayent toutes de singer le chic des cocottes... Volailles de basses-cours, destinées au riz familial, se hissant au vol des hautes grues, tandis que mademoiselle Chaisles...

ANDERS.

Vous savez son nom.

OLIVIER, légèrement.

Oui. Tandis que mademoiselle Chaisles a un teint sincère, des cheveux bruns, relevés sans art, un air franc, pur et bon, et une voix basse, comme je les aime, mélancolique un peu, avec des intonations lointaines...

ANDERS.

Dites donc, il y a un vers d'un de vos poètes qui dit cela : votre Paul Verlaine. (Il récite avec componction.) « Et pour sa voix lointaine, et grave et calme, elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tues! » (Un petit silence.) C'est bien, cela!

OLIVIER.

Oui, c'est bien!

Petit silence.

ANDERS.

Vous lui avez donc parlé, à cette jeune fille?

OLIVIER, même ton sans appuyer.

Quelquefois. Justement, tenez ! la voici !...

ANDERS, met son lorgnon.

Elle a une gracieuse silhouette !

Geneviève sort de la maison sans voir les deux hommes, et d'un air rêveur se promène un instant en admirant la mer.

OLIVIER, voix indifférente.

N'est-ce pas ? Madame Chaisles, sa mère, est une personne qui consacre sa vie aux bonnes œuvres.

ANDERS.

Une brave femme alors ?

OLIVIER.

Oui, mais d'une vertu qui frapperait des carafes. Elle est bienfaisante comme un bistouri.

ANDERS.

Comme vous êtes bien renseigné !

OLIVIER.

Madame Daniel, il y a dix ans, faisait partie d'une œuvre dont madame Chaisles était présidente. On a même exigé que madame Daniel donnât sa démission.

ANDERS.

A cause ?

OLIVIER.

A cause de sa liaison avec moi.

ANDERS.

Quel rigorisme ! A-t-elle donc un compagnon légal, elle ?

OLIVIER.

Elle en avait un, un pauvre être, un malheureux

qui ne valait pas grand'chose, au physique et au moral aussi. Il paraît qu'il avait une tache dans sa vie, laquelle? je n'en sais rien... il est mort il y a trois ou quatre ans.

ANDERS.

Dans ces conditions-là, c'est ce qu'il lui restait de plus convenable à faire! Venez-vous au Casino, Olivier?

Il se lève.

OLIVIER.

Quelle heure est-il?

ANDERS.

Quatre heures et demie bientôt.

OLIVIER.

Il faut que j'écrive quelques lettres avant le courrier de cinq heures; j'irai vous rejoindre après cinq heures, si vous voulez.

ANDERS.

Entendu! Je vais lire les journaux au Casino.

Il sort. Olivier rentre chez lui.

SCÈNE III

MANOUNE, OLIVIER.

MANOUNE.

Pardon, monsieur; est-ce que je pourrais vous dire un mot?

OLIVIER, chapeau sur la tête.

Que voulez-vous?

MANOUNE.

Vous dire un mot, monsieur.

OLIVIER.

Dites.

MANOUNE.

C'est que vous allez rentrer peut-être. Je ne voudrais pas vous déranger.

OLIVIER.

Vous ne me dérangez pas.

MANOUNE.

Et puis... vous allez trouver aussi que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

OLIVIER, avec impatience.

Voyons, parlez ! De quoi s'agit-il ?

MANOUNE.

Voilà, monsieur !.. je... on m'a dit que... c'est-à-dire... Enfin, monsieur .. (Olivier voyant qu'elle ne se décide pas, fait un geste d'indifférence et veut s'éloigner... Manoune bravement :) Il ne faut plus vous promener avec mademoiselle, monsieur.

OLIVIER.

C'est votre maîtresse qui vous envoie ?

MANOUNE.

Oh ! non, monsieur ! ce n'est pas madame ! ce n'est personne, c'est moi, c'est moi toute seule qui ai eu cette idée-là. Ni madame, ni mademoiselle ne savent rien. Mais, depuis dix-sept jours vous vous promenez sur la plage avec mademoiselle, on commence à parler; oui, à dire des choses... Enfin, les gens ne sont pas très bons dans ce pays-ci (Elle hésite.) Vous ne faites rien de mal, pourtant, en causant tous les

deux au soleil, mademoiselle Geneviève et vous... Eh bien, ça n'empêche pas qu'on dise beaucoup de mal de vous, et...

OLIVIER.

Le mal ou le bien que peuvent dire tous ces imbéciles me laissent absolument indifférent.

MANOUNE.

Je n'en doute pas; seulement, il y a mademoiselle. (Un temps.) Vous êtes trop honnête homme pour compromettre mademoiselle, n'est-ce pas, monsieur?

OLIVIER, surpris de l'accent.

Je ne pouvais pas supposer qu'en causant devant tout le monde avec une jeune fille à qui j'ai été présenté par des amis...

MANOUNE.

Justement! ce sont ces amis, M. Fladeau, M. et madame Lesourdat qui ont parlé les premiers. Ils se demandent ce que vous pouvez avoir à dire de secret à mademoiselle pour ne jamais rester avec eux, et pour vous éloigner toujours avec elle. (Un temps.) Ils ont raison. (Avec une douceur ferme.) Vous ne devez rien avoir à dire à mademoiselle que tout le monde ne puisse écouter.

OLIVIER.

Je sais que vous avez élevé mademoiselle Chaisles et la tendresse que vous lui portez; je sais également quelle affection a pour vous votre maîtresse; aussi ne veux-je voir, dans votre démarche, qu'une preuve un peu exagérée de dévouement. Soyez tranquille! Personne, plus que moi, n'estime et ne respecte mademoiselle Chaisles; personne plus que moi ne désire son bonheur

MANOUNE.

Alors, vous ferez ce que je vous demande, monsieur.

OLIVIER.

Oui, vous êtes une brave fille. (Il se découvre.) Bonjour !

MANOUNE.

Bonjour, monsieur.

Elle reprend sa cruche qu'elle avait posée à terre et se dirige vers la maison. Elle semble très préoccupée, soucieuse. Au moment où Manoune rentre, madame Chaisles sort de la maison.

SCÈNE IV

MADAME CHAISLES, GENEVIÈVE.

MADAME CHAISLES, appelant.

Geneviève !.. (Un peu plus fort.) Geneviève !.. (A Manoune.) Où est Geneviève ?

MANOUNE.

Elle est là, madame, là, là, près de la maison!

Geneviève vient à elle sans hâte ; elle joue avec des petits galets qu'elle fait sauter dans ses mains comme des osselets.

MADAME CHAISLES, d'une voix douce et froide.

Pourquoi sors-tu sans prévenir personne, Geneviève ?

GENEVIEVE.

Je ne pensais pas que pour aller si près...

MADAME CHAISLES.

Je ne veux pas que tu sortes seule sans prévenir, tu le sais bien ? (Geneviève ouvre la porte de la maison.) Où vas-tu ?

GENEVIÈVE.

Je rentre, maman !

MADAME CHAISLES.

Je ne t'ai pas dit de rentrer ; je ne te défends pas d'être dehors, au contraire ! Nous ne sommes pas venues à la mer pour nous enfermer ; ce à quoi je tiens, c'est que tu dises où tu vas, et surtout que tu ne choisisses pas, pour te promener seule, le moment où notre voisin est devant sa porte avec un ami.

GENEVIÈVE, sincère.

Je n'ai vu personne.

MADAME CHAISLES.

Cependant, à la minute même où tu es sortie, M. Boron avait un visiteur dans son jardin.

GENEVIÈVE.

C'est possible. (Mouvement de madame Chaisles.) Cela est, puisque tu le dis ; mais je t'assure que je ne les ai vus ni l'un ni l'autre.

MADAME CHAISLES.

Je craignais que tu ne fusses sortie exprès pour te faire remarquer.

GENEVIÈVE, froissée.

Oh ! mère !

MADAME CHAISLES.

Je me suis trompée ?

GENEVIÈVE.

Mais oui.

MADAME CHAISLES.

Tant mieux ! Mais puisque nous sommes sur ce sujet-là, j'en profiterai pour te dire que, depuis quelque temps, je constate en toi un désir de plaire, un besoin d'être admirée, contre lesquels je dois te mettre en garde, car, d'autre part, mes œuvres de charité et de morale semblent moins t'intéresser... Pour un peu je dirais qu'elles te deviennent indifférentes ! C'est assez inquiétant, avoue-le ?.

GENEVIÈVE.

Mais si, mère, il est quelques-unes de ces œuvres qui me plaisent... mais quelques-unes seulement.

MADAME CHAISLES.

Oui, celles qui consistent à plaindre les malheureux ou à les soulager par des aumônes ; mais lorsqu'il s'agit de leur apprendre à lutter contre leurs vices, à vaincre leur paresse, leur inertie, à compter sur eux-mêmes enfin, et non pas toujours sur la compassion des autres, tu te dérobes; cette tâche te fatigue, t'ennuie, te répugne !..

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas une éducatrice, ni une évangéliste, je le reconnais... Devant les larmes des malheureux et les cris des révoltés, il est de certaines paroles que je devrais peut-être dire, mais, pardonne-moi, mère, je les sens si creuses et si vaines, ces paroles, que j'hésite à les prononcer ! Pourtant, maman, tu le sais bien, j'aime ceux qui souffrent, et je pleure avec eux.

MADAME CHAISLES.

Oui, tu as cette qualité basse qui voudrait s'exhaus-

ser à paraître une vertu ; tu as de la sensibilité ; ce n'est pas avec de la sensibilité, Geneviève, que l'on soigne les âmes et qu'on les arrache au mal ; tandis que, bien souvent, c'est avec de la sensibilité que l'on s'abandonne à ses pires instincts. Ton père avait de la sensibilité... et...

GENEVIÈVE.

Et ?..

MADAME CHAISLES.

Rien !

GENEVIÈVE.

Si ! parle ! Je t'en prie !.. Et... et, malgré cela il a commis une faute, une faute très grave, n'est-ce pas ? Une faute que tu ne peux ni oublier, ni pardonner, puisque devant moi, moi, sa fille, tu ne peux t'empêcher d'y faire allusion. Voyons ? Qu'a-t-il fait, mon père ? Dis-le moi ? Je suis d'âge à le savoir, qu'a-t-il fait ?.. Il n'a ni volé, ni assassiné, quoi ?.. un faux ?.. dis-le, c'est ça, un faux ? (Madame Chaisles secoue la tête.) Non ? Quoi alors ? Tu ne veux pas, tu ne veux pas me le dire ?

MADAME CHAISLES.

Non, je ne le veux pas.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ? pourquoi, maman ?

MADAME CHAISLES.

Je ne le veux pas.

GENEVIÈVE, se lève.

Le malheureux ! je l'aimerai quand même, va ! car, si grave que soit la faute qu'il ait pu commettre, je suis sûre qu'il l'a expiée ! Oui ! Il a eu une existence si rude et si cruelle que la mort lui est apparue comme une délivrance, comme un bienfait !

MADAME CHAISLES.

Qu'oses-tu dire là ?

GENEVIÈVE.

La vérité, mère, puisqu'il est mort en disant : Je suis heureux de mourir.

MADAME CHAISLES, sombre.

C'est Manoune qui t'a raconté cela ?

GENEVIÈVE.

Non, c'est moi-même qui l'ai entendu. Souviens-toi, j'étais près de lui, à son lit de mort !

MADAME CHAISLES, même accent.

C'est vrai !

A cet instant Olivier sort de sa maison ; il croise les couples Fladeau et Lesourdat qui se promènent. Les hommes lui donnent un grand coup de chapeau. Les femmes lui sourient.

SCÈNE V

LES MÊMES, M. et MADAME LESOURDAT, M. et MADAME FLADEAU.

FLADEAU.

Nous venons vous enlever, madame Chaisles.

MADAME CHAISLES.

Où allez-vous donc ?

MADAME FLADEAU.

Faire une promenade en mer avec ces messieurs.

MADAME LESOURDAT.

Nous embarquons en face de chez vous, tout à l'heure ; vous venez avec nous?

MADAME CHAISLES.

Je ne le peux pas ; cet après-midi il faut que je visite une famille où se trouve une incendiaire de treize ans.

LESOURDAT.

Comment! même au bord de la mer, en vacances, vous vous occupez toujours de bonnes œuvres?

MADAME CHAISLES.

Mais ce sont mes vacances, à moi. Ce soir, j'ai promis d'aller au Casino pour la conférence qui y sera donnée au profit des matelots. Cela, par exemple, me plaît un peu moins, mais j'ai promis!.. Vous ne voulez pas vous asseoir, mesdames?

MADAME FLADEAU.

J'ai mon pliant, merci.

MADAME CHAISLES.

Et vous, madame Lesourdat?

MADAME LESOURDAT.

Je préfère rester debout. Pourriez-vous me faire donner un verre d'eau, madame Chaisles, j'ai une soif!

MADAME CHAISLES.

Geneviève! va chercher un verre d'eau pour madame Lesourdat.

GENEVIÈVE.

Oui, maman.

Elle sort.

LESOURDAT, à sa femme.

Tu vois ce que c'est que de ne pas boire en man-

geant. Ça t'oblige à déranger tout le monde... Je ne comprends pas, d'ailleurs, que tu t'obstines. Tu ne maigris pas d'une once!

MADAME LESOURDAT.

Je ne maigris pas ! Ça, c'est trop fort ! Je ne maigris pas ! Depuis tant d'années que je me prive de boire, ce serait extraordinaire que je fusse la seule à qui ce système-là ne réussit pas.

LESOURDAT.

Mais aussi, tu te bourres de gâteaux, de pommes de terre, de macaroni... Comment veux-tu ?..

MADAME LESOURDAT.

Ça, c'est autre chose .. ça, ça n'a rien à voir avec la boisson : du moment que l'on n'arrose pas les aliments !..

MADAME FLADEAU.

Du moment qu'on ne les arrose pas, ils vous étouffent ! J'ai remarqué que, après dîner, vous avez des digestions écarlates... que vous vous congestionnez terriblement !..

LESOURDAT.

N'est-ce pas ? Je me tue à le lui dire...

Geneviève revient portant de l'eau.

MADAME LESOURDAT.

Merci, Geneviève, vous êtes bien gentille... Je vous demande pardon...

GENEVIÈVE.

Pas du tout, madame.

FLADEAU.

Manoune est donc sortie ?

MADAME CHAISLES.

Non ! Non ! elle est là. Elle fait cuire sa pêche de ce matin.

FLADEAU.

Des crevettes magnifiques. Magnifiques, quand je dis magnifiques, je veux dire assez grosses, enfin pas mal.

MADAME FLADEAU.

Tu les as vues ?

FLADEAU.

Mon Dieu... je les ai vues sans les voir...

MADAME FLADEAU.

Dire que tu n'es même pas capable d'affirmer si tu as vu, ou non, des crevettes !

MADAME LESOURDAT.

Ce qui me plaît le plus au bord de la mer, moi, c'est de vivre à l'hôtel : c'est si assommant de commander ses repas, de savoir à l'avance ce que l'on va manger.

MADAME FLADEAU.

Oh ! en faisant ses menus pour toute la semaine... Ainsi, avant de partir, j'ai écrit les trente repas variés de mes chéris.

MADAME LESOURDAT.

Vous avez de la chance que votre cuisinière consente à faire la cuisine pour des singes, des chats et des chiens... ma bonne n'y consentirait pas, elle... n'est-ce pas, Adolphe ?

LESOURDAT.

Elle refuserait net !

MADAME FLADEAU.

Moi, je ferai 365 bonnes par an, s'il le faut, mais je ne céderai pas.

MADAME CHAISLES.

Vous avez raison.

MADAME LESOURDAT.

Oh! vous, madame Chaisles, vous n'avez pas voix au chapitre. Quand on a une Manoune, on ne connaît pas les ennuis domestiques.

FLADEAU.

Le fait est que...

MADAME FLADEAU.

Qu'est-ce que tu dis?

FLADEAU.

Rien.

LESOURDAT.

Voilà la servante idéale, parfaite, celle d'autrefois, fidèle et dévouée. Où avez-vous pu dénicher cette perle-là, madame Chaisles?

MADAME CHAISLES.

Je l'ai depuis vingt ans. Il faut vous dire qu'elle n'a pas pu se gâter, en changeant de place; elle n'a jamais servi que chez moi. Mais si Manoune a de grandes qualités, elle a bien aussi quelques défauts.

GENEVIÈVE.

Lesquels? Je ne lui en connais pas, moi.

MADAME CHAISLES.

Elle est taciturne, maussade, entêtée.

GENEVIÈVE.

Oh! Maman! Manoune maussade! Elle chante toujours en travaillant.

FLADEAU.

C'est exact !

MADAME FLADEAU.

Qu'en sais-tu ?

FLADEAU.

Je n'en sais rien ; tu as raison.

MADAME LESOURDAT.

Comme vous l'aimez, votre nounou, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Mais, madame, Manoune n'est pas ma nourrice. Elle m'a élevée seulement. Elle est bien trop jeune pour m'avoir nourrie ; elle a trente-trois ans.

FLADEAU.

Pardon, trente-six !

GENEVIÈVE.

Quant à ce nom de Manoune, c'est moi qui, étant toute petite, le lui ai donné. Elle s'appelle Madeleine. Comment de Madeleine ai-je fait Manoune ? Je n'en sais rien du tout ; j'ai dû dire : Maneine d'abord, puis de Maneine, Manoune, et je n'ai jamais voulu la nommer autrement, si bien que tout le monde à la maison ne l'a plus appelée Madeleine, mais Manoune, d'aussi loin qu'il m'en souvient.

FLADEAU.

Dans toutes les familles, il en est ainsi. Quand ce ne sont pas les enfants qui déforment les noms, ce sont les parents. Ainsi, moi, par exemple, qui m'appelle Hippolyte, j'étais en rhétorique que ma mère m'appelait encore Zizi.

MADAME FLADEAU.

Ce qui était ridicule, d'ailleurs.

FLADEAU.

Evidemment.

MADAME FLADEAU.

Tandis que ce nom : Manoune ! est plutôt gentil.

A ce moment Manoune sort de la maison.

MADAME LESOURDAT, désignant Manoune.

Elle n'est pas laide, vous savez !

LESOURDAT.

Bien mince ! Moi je préfère qu'on soit plus étoffé !

MADAME FLADEAU.

Sans doute, mais cependant, il ne faut rien exagérer... A propos, le monsieur arrivé de Paris, ce matin, ne vous quittait pas des yeux, madame Lesourdat, pendant le déjeuner à table d'hôte.

MADAME LESOURDAT, étourdiment.

C'est un écrivain danois, un ami de M. Olivier Boron.

MADAME FLADEAU.

M. Boron vous en a parlé ?

MADAME LESOURDAT, gênée.

Oui... c'est-à-dire...

MADAME CHAISLES.

Vous connaissez donc très bien M. Boron, madame Lesourdat ?

LESOURDAT.

Comme on connaît quelqu'un qui vous a sauvé la vie, il y a trois jours. On ne vous a pas raconté que M. Boron avait sauvé la vie de madame Lesourdat ?

MADAME CHAISLES.

Mais non !

LESOURDAT.

Depuis, elle en raffole !... Le premier bain qu'a pris ma femme a failli être tragique. On lui avait recommandé pour maigrir...

MADAME LESOURDAT.

Adolphe !...

LESOURDAT.

Quoi, Adolphe ! Tu ne te caches pas d'essayer de maigrir, je suppose ?

MADAME LESOURDAT.

Non, mais...

LESOURDAT.

On lui avait donc recommandé, pour maigrir, de se mettre à plat ventre contre les galets, et d'attendre la lame sans bouger, pendant une demi-heure : ce qu'elle a fait ! Mais une lame de fond est arrivée qui l'a enveloppée, roulée, entraînée, si bien que madame Lesourdat disparaissait pour toujours, lorsque M. Boron, qui nageait près de là, l'a rejointe en quelques brassées et repêchée...

MADAME FLADEAU.

C'est un héros de roman, c'est entendu ! Ça ne l'empêche pas d'être très mal élevé ; vous me l'avez présenté, il ne me reconnaît jamais !

FLADEAU.

Tous les gens de talent sont distraits, et M. Boron est un de nos écrivains les plus réputés.

MADAME FLADEAU.

Le talent ne dispense pas du savoir-vivre ! Mais j'y songe .. Est ce que le poète... (Elle prononce poëtte.) qui vivait avec notre ancienne collègue madame Daniel, ne s'appelait pas comme ça ?

MADAME LESOURDAT.

C'est avec M. Olivier Boron que vivait, que vit encore madame Daniel.

MADAME FLADEAU.

Comment ! Ce n'est pas fini ? Mais c'est indécent !

MADAME LESOURDAT.

On n'aurait jamais cru, à voir la tenue de madame Daniel, qu'elle n'était pas honnête ! Quel air digne elle avait !

MADAME FLADEAU.

Oh ! Elle exagérait ! Une femme dans une situation normale ne se donne pas le souci de se maintenir constamment en une attitude correcte. Elle a des heures de détente. Madame Daniel n'en avait jamais. C'était trop beau. Cela devait cacher quelque tare !

GENEVIÈVE

Qui dit qu'elle n'était pas sincère ?

MADAME CHAISLES.

Ce sont des questions auxquelles tu ne dois pas te mêler, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Pourquoi, maman ?

MADAME CHAISLES.

Ce n'est pas convenable.

GENEVIÈVE.

Je ne vois pas ce qu'il y a d'inconvenant à supposer qu'une femme n'était pas hypocrite. Dans quel intérêt aurait-elle affecté une tenue parfaite ? Faire partie de ton œuvre, maman, cela ne lui rapportait rien.

MADAME CHAISLES.

Cela la mettait en relations, en contact, avec des femmes irréprochables, avantage précieux, lorsque, comme elle, on ne peut être reçue nulle part !

GENEVIÈVE.

Pour quelle raison n'était-elle pas reçue ?

MADAME CHAISLES.

Parce qu'elle s'était mise en dehors des lois morales et mondaines.

MADAME FLADEAU, se levant.

En habitant avec un homme qui n'était pas son mari...

MADAME CHAISLES.

Quoi qu'il en soit, on voit suffisamment sur cette personne. Et, pour épuiser ce sujet de conversation, si, par hasard, elle vient ici rejoindre M. Boron, je te prie de ne pas la reconnaître et de ne pas la saluer... Tu entends ?

GENEVIÈVE.

Bien, maman !

MADAME FLADEAU.

Mais n'est-ce pas notre bateau ? Regardez donc, monsieur Lesourdat ?

LESOURDAT.

Lui-même. Allons, vous êtes prêtes, mesdames ?

MADAME LESOURDAT.

Oui. — Vous ne vous laissez pas tenter, Geneviève ?

MADAME FLADEAU.

Geneviève a horreur des promenades en mer.

GENEVIÈVE.

Horreur est le mot !

MADAME CHAISLES.

Amusez-vous bien... Au revoir!

FLADEAU.

Vous, madame, vous allez à votre incendiaire.

MADAME CHAISLES.

Oui! Et toi, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Si tu le permets, maman, je vais rester à travailler ici.

MADAME CHAISLES.

Où, ici?

GENEVIÈVE.

Devant la maison.

MADAME CHAISLES.

Bien!

Elle fait un signe d'adieu à sa fille et sort.

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, seule, puis TERNISIEN.

GENEVIÈVE.

Bonjour, Ternisien.

TERNISIEN.

Bonjour, mam'zelle.

GENEVIÈVE.

Pourquoi mettez-vous ici ce bateau?

TERNISIEN.

C'est parce que, ce soir, c'est grande marée. A'vien-

dra au pied du banc de sable, sûr et certain! au moins jusque-là! Quand elle danse, il y faut d'la place, à c'te grande coléreuse, et elle chavire tout ce qu'a trouve. C'est pas qu'y soye beau! Ah! mais non! c'est pus qu'une carcasse, autant dire une squelette, mais j'y tiens tout de même. C'est ma première barque; a filait bien, elle était bien docile. J'veux pas qu'la mer me l'emporte et je la mets dans n'un coin, à l'abri.

GENEVIÈVE.

Ah!

TERNISIEN.

A l'abri!

GENEVIÈVE.

Oui.

TERNISIEN.

Salut, mam'zelle.

GENEVIÈVE.

Bonjour, Ternisien.

Il sort.

SCENE VII

GENEVIÈVE, rêveusement.

Il est vieux, il ne peut plus servir à rien, ses planches disjointes sont inutiles, et pourtant, on prend soin de lui et on le défend!

SCÈNE VIII

GENEVIÈVE, MANOUNE.

MANOUNE.

A quoi penses-tu?

GENEVIÈVE.

Moi, à rien... à des choses...

MANOUNE.

Pas très gaies... Pourquoi n'es-tu pas allée avec eux?.. Ça t'aurait changé les idées!

GENEVIÈVE.

Je déteste ces parties de plaisir-là, tu le sais bien!

MANOUNE.

Oui!.. Et puis, ils t'agacent, ils t'ennuient, tous ces gens-là!.. D'ailleurs, depuis quelques jours, tout le monde t'ennuie et t'agace... même ta Manoune...

GENEVIÈVE.

Non!

MANOUNE.

Oh! si, c'est de ma faute! J'ai beau me dire : mais elle n'a plus trois ans, Geneviève, mais laisse-la donc un peu tranquille, mais tu l'ennuies à être tout le temps comme ça après elle!.. C'est plus fort que moi, il faut que je sache où tu vas, ce que tu fais, qui tu as vu! j'ai tellement peur qu'il ne t'arrive de la peine... Ainsi, M. Boron.

GENEVIÈVE.

Que crains-tu donc de M. Boron?

MANOUNE.

Je crains que tu t'attaches à lui.

GENEVIÈVE.

Et si je m'attachais à lui ?

MANOUNE.

Ce n'est pas un mari pour toi, mon mignon.

GENEVIÈVE.

Qu'en sais-tu ?

MANOUNE.

J'en suis sûre !

GENEVIÈVE.

Petite poule inquiète, va ! Veux-tu être bien gentille ? Apporte-moi mon ombrelle qui est dans ma chambre. Je vais m'installer près de cette barque. J'y serai bien toute seule.

MANOUNE.

Oh ! toute seule !

GENEVIÈVE.

Oui, je t'en prie ! Toute seule ! je t'en prie !

Manoune sort. Au moment où Manoune se retire dans la maison, Olivier et André viennent en causant. Lorsqu'ils aperçoivent la jeune fille, les deux hommes saluent respectueusement ; puis, Olivier fait signe à son ami qui entre seul dans la maison ; il s'approche de Geneviève, le chapeau à la main.

SCÈNE IX

OLIVIER, GENEVIÈVE,

OLIVIER.

Vous allez bien, mademoiselle ?

GENEVIÈVE.

Très bien, monsieur.

OLIVIER.

Vous vous êtes privée de la petite partie Fladeau Lesourdat?

GENEVIÈVE.

Comme vous voyez.

OLIVIER.

Ils vont être excessivement secoués, d'ailleurs, la mer sera déjà forte au moment de leur retour.

GENEVIÈVE.

Oui, ce soir il y a grande marée. Ternisien a traîné son bateau ici, de peur que la mer ne le lui prît.

OLIVIER.

Le baigneur Ternisien, mon ennemi!..

GENEVIÈVE.

Il est votre ennemi?

OLIVIER.

Mortel! Il considère comme une sanglante injure mon modeste sauvetage de l'autre jour. En empêchant madame Lesourdat de se noyer, je lui ai volé, paraît-il, la gratification à laquelle il avait droit.

GENEVIÈVE.

S'il avait sauvé madame Lesourdat! mais puisqu'il ne l'a pas sauvée!..

OLIVIER.

Ça ne fait rien! Chacun son métier, dit-il, et il raconte partout que je lui retire le pain de la bouche.

GENEVIÈVE.

C'est drôle.

OLIVIER.

C'est humain !.. (Petit silence.) C'est un napperon que vous faites là ?

GENEVIÈVE.

Oui, c'est un napperon.

OLIVIER.

Le dessin est charmant.

GENEVIÈVE.

Oui, il est gentil parce qu'il n'est pas compliqué.

OLIVIER.

Vous n'aimez pas ce qui est compliqué ?

GENEVIÈVE.

Pas du tout. (Petit silence.) Pourquoi votre ami s'est-il éloigné tout à l'heure ?

OLIVIER.

Mais... par discrétion.

GENEVIÈVE.

Ah ?.. Vous auriez dû me le présenter ou rester avec lui.

OLIVIER.

Je vous demande pardon. C'est vrai. Vous vous en allez ?

GENEVIÈVE.

Oui.

OLIVIER.

Vous vous en allez déjà ! Oh ! accordez-moi encore quelques minutes, voulez-vous ?

GENEVIÈVE.

Je vous les accorderais bien volontiers... mais il vaut mieux que nous nous quittions.

OLIVIER.

Je vous ai à peine vue. Et ce matin, vous n'êtes pas venue sur la plage, comme de coutume... Pourquoi ?

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas pu ; maman m'avait donné beaucoup de lettres à écrire.

OLIVIER.

Je vous ai attendue de neuf heures à onze heures un quart, en compagnie du père Fladeau qui m'a raconté sa vie, depuis le soir de son mariage jusqu'à nos jours! Trente ans de peines conjugales !..

GENEVIÈVE.

Il a dû souffrir beaucoup... le malheureux !

OLIVIER.

Moins que moi en l'écoutant. Oh ! l'exaspérant bavard, avec ses continuelles restrictions !.. J'en grinçais des dents !

GENEVIÈVE.

C'est un bien brave homme, par exemple ; si vous saviez comme il a toujours été excellent, non seulement pour moi, mais pour tous les miens !

OLIVIER.

Il ne manquerait plus que ça qu'il fût méchant, sa femme n'aurait plus rien à faire !..

GENEVIÈVE.

Il pourrait quand même, de temps en temps, col-

laborer avec elle, et cela ne lui arrive jamais! Il est d'une bienveillance!

OLIVIER.

C'est vous qui êtes bienveillante, c'est vous qui êtes exquise!.. Si nous ne parlions plus du père Fladeau, voulez-vous?

GENEVIÈVE.

Oui, mais alors ne me faites pas de compliments.

OLIVIER.

Je ne vous fais pas de compliments, je dis ce que je pense, je dis ce qui est... Ah! pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée il y a dix ans!

GENEVIÈVE, riant.

Il y a dix ans? mais il y a dix ans j'étais une gamine, je n'ai que vingt un ans, monsieur Boron.

OLIVIER.

C'est juste! Vous deviez être bien gentille étant enfant! Vous deviez avoir un petit air sage, raisonnable! Je parie qu'au couvent vous n'étiez pas dans les dissipées et que vous aviez toujours de bonnes notes?

GENEVIÈVE.

Toujours, non! Souvent oui! Mais je n'y avais aucun mérite, cela m'amusait tant d'être première!

OLIVIER.

Et vous n'aimiez pas jouer, courir, faire le diable?

GENEVIÈVE.

Oh! si, j'aimais! Mais si! Mais si! Seulement pas en dehors des heures de récréations, vous comprenez!

OLIVIER.

Très bien ! Et moi, il y a dix ans, qu'étais-je ? Un pauvre diable incapable de se diriger soi-même et bien plus incapable encore, par conséquent, de protéger une femme. Vous ne vous doutez pas de l'âme indécise et flottante que j'avais alors.

MANOUNE, à la fenêtre.

Geneviève !

GENEVIÈVE.

Oui, oui, dans un instant. (A Olivier.) Alors ?

OLIVIER.

Quand je songe à ces années d'irrésolution et de paresse, à ces projets abandonnés, sans même être essayés, à cette veulerie bohème qui me laissait à peine le courage de quitter mon lit, vers le soir pour me livrer à ce que j'appelais alors « le tapage nocturne », l'emprunt de la pièce de cent sous !.. Non ! il me semble que c'est d'un autre homme qu'il s'agit.

GENEVIÈVE.

Aujourd'hui vous voilà célèbre !

OLIVIER.

Oh ! célèbre ?... Et puis célèbre grâce à qui ? (Silence.) Ah ! si j'osais, si je pouvais, si j'osais vous dire... Si vous saviez... Si vous saviez !..

GENEVIÈVE, très bas.

Je sais !

OLIVIER.

Ah ! on vous a dit ?..

GENEVIÈVE, même ton.

Oui... et puis, je me la rappelle... je l'ai vue deux fois au Comité... Elle était si bonne, si douce, si jolie !..

OLIVIER.

Elle est toujours jolie, douce et bonne !..

GENEVIÈVE.

Va-t-elle venir vous rejoindre ici?

OLIVIER.

Je ne le pense pas. Elle est souffrante depuis quelques jours. Je suis même un peu inquiet de sa santé.

GENEVIÈVE.

Ah!

OLIVIER.

Oui! Ecoutez-moi, Geneviève! Hier, malgré la promesse que je m'étais faite à moi-même, je vous ai parlé de telle sorte que vous avez dû comprendre que je vous aimais. Hier, j'ai agi en malhonnête homme. Je vous supplie de me pardonner. Je ne puis disposer de ma vie, elle ne m'appartient pas, je suis tenu par des liens que je ne pourrais rompre sans manquer à l'honneur.

GENEVIÈVE, faisant un violent effort sur elle-même.

Je vous pardonne! Oui! il est juste que celle qui a vécu vos jours sombres, vive à présent vos jours glorieux. Elle a apaisé vos heures de souffrances et de luttes ; vous ne pouvez pas, vous ne devez pas, le succès obtenu, l'abandonner.

OLIVIER, ton triste et rêveur.

D'autant, que, trop tendre pour s'imposer, elle ne lutterait pas, la pauvre femme, et, au premier mot d'indifférence, au premier geste de lassitude, elle s'en irait.

GENEVIÈVE.

Ne dites jamais ce mot! ne faites jamais ce geste!

De par votre volonté, ne créez pas de la douleur! Séparons-nous! J'oublierai, je vous le promets, j'oublierai les paroles que vous m'avez dites hier.

OLIVIER.

Geneviève!

Elle va pour lui tendre la main.

SCÈNE X

OLIVIER, GENEVIÈVE, MADAME CHAISLES.

OLIVIER.

Voici votre mère!

Elle retire sa main.

GENEVIÈVE.

Restez près de moi, nous n'avons pas à nous cacher!

MADAME CHAISLES.

Pourquoi es-tu ici, Geneviève?

GENEVIÈVE.

M. Boron me faisait ses adieux, maman, et...

MADAME CHAISLES.

Des adieux un peu longs, car il y a bien longtemps que je vous vois ensemble!..

OLIVIER.

Je vous prie de m'excuser, madame; je n'aurais pas dû certainement...

MADAME CHAISLES.

Vous, monsieur, vous avez agi comme tout homme ferait à votre place; c'est ma fille qui ne s'est pas comportée ainsi qu'il aurait fallu...

OLIVIER.

Mon Dieu, madame, je regrette... je suis désolé...

MADAME CHAISLES, digne et sèche.

Bonjour, monsieur.

Boron salue et part.

SCÈNE XI

MADAME CHAISLES, GENEVIÈVE, MONSIEUR et MADAME FLADEAU, MONSIEUR et MADAME LESOURDAT, MANOUNE.

LESOURDAT, à madame Fladeau.

Le cœur vous tourne ? Ça va se passer ! Ça va se passer... Quand on est sur le plancher des...

MADAME LESOURDAT.

Adolphe !

LESOURDAT.

Des veaux ! des veaux ! ça passe tout de suite !

MADAME CHAISLES.

Vous êtes souffrante, madame Fladeau?

MADAME FLADEAU.

Je suis morte ! Nous avons failli sombrer. Ah !

MADAME CHAISLES.

Voulez-vous entrer chez moi, vous reposer un moment dans ma chambre ?

MADAME FLADEAU.

Merci ! Je préfère respirer ici ! Déjà je me sens mieux. Ah ! Ah ! Ah !

MADAME LESOURDAT.

Ça passe?

FLADEAU.

Ça passe, Eugénie?

MADAME FLADEAU.

Oh! toi, je t'en prie! pas d'hypocrisie, n'est-ce pas? Si tu crois que tout à l'heure je ne t'ai pas entendu rire!

FLADEAU.

Moi? moi, j'ai ri?

MADAME FLADEAU.

Oui, quand j'étais mourante, quand on m'a descendue du bateau, tu as ri... tu as ri!...

FLADEAU.

J'ai ri?... Ah! c'est quand les hommes ont dit, en te prenant par les jambes : « On va pouvoir tremper la soupe, v'là des flûtes.. » Mais je n'ai pas ri! à peine un léger sourire... un léger sourire muet... que tu n'as pas pu voir, puisque tu étais évanouie!

MADAME FLADEAU.

Imbécile!

MADAME CHAISLES.

Vous allez prendre une tasse de thé bien chaud.

MADAME FLADEAU.

Prendre?.. Oh! non! Je me sens incapable de prendre... Mon cœur est encore... Brou!

MADAME CHAISLES.

Et vous, madame Lesourdat, une tasse de thé?

MADAME LESOURDAT.

Volontiers! J'ai une soif!

MADAME CHAISLES.

Manoune, le thé !

MANOUNE.

Tout de suite, madame !

MADAME LESOURDAT.

Regardez donc le soleil qui s'enfonce dans la mer.

LESOURDAT.

Voilà ce dont on est privé à Paris !

FLADEAU.

Il est certain que,... Pourtant, j'ai assisté souvent à des incendies superbes dans le ciel, du côté du Mont-Valérien.

MADAME FLADEAU.

Ça ne se compare pas !

FLADEAU.

Bien entendu.

MADAME FLADEAU.

Geneviève, vous êtes bien silencieuse, mon enfant.

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas l'admiration expansive, madame.

MADAME FLADEAU.

Et puis, il est assez naturel qu'ayant causé une heure avec un homme d'esprit comme M. Olivier Boron...

FLADEAU.

Eugénie !

MADAME FLADEAU.

La conversation de bourgeois tels que nous ne vous semble pas intéressante.

GENEVIÈVE.

Une heure, madame ?

MADAME FLADEAU.

Dame ! bien près ! N'est-ce pas madame Lesourdat?

MADAME LESOURDAT.

Je n'ai pas fait très attention.

MADAME FLADEAU.

Comment! vous n'avez pas fait très attention ?.... Tout le temps que nous sommes restés devant cette falaise sans pouvoir débarquer, vous n'avez pas cessé de lorgner Geneviève et M. Boron !

MADAME CHAISLES.

M. Boron faisait ses adieux à Geneviève; il part demain.

MADAME LESOURDAT.

Tiens ! Tiens ! Est-ce possible ! Mais ce matin, en me donnant une leçon de natation, il ne m'a rien dit de ce départ !...

MADAME FLADEAU.

Il l'a décidé brusquement, en effet.

Manoune rentre.

MADAME CHAISLES.

Du sucre ?

MADAME LESOURDAT.

Non, Merci ! Jamais ! Jamais !

MADAME CHAISLES.

Un peu de lait ?

FLADEAU.

Beaucoup ! — Mille grâces... Qu'a donc Geneviève ? Regardez-la; elle est bouleversée, cette enfant !

MADAME CHAISLES.

Elle doit avoir froid. Tenez. Manoune, apporte nos manteaux.

FLADEAU.

A propos de Geneviève, pourrai-je vous dire un mot, ce soir, en particulier ?

MADAME CHAISLES.

Certainement. Après la conférence du Casino, si vous voulez.

FLADEAU.

Chez vous ou au Casino?

MADAME CHAISLES.

Comme vous voudrez.

FLADEAU.

Chez vous, alors !

MANOUNE, à Geneviève.

Comme vous êtes restés longtemps seuls ensemble !

GENEVIÈVE.

J'ai eu tort, mais il va s'en aller, Manoune ; c'est fini, je ne le verrai plus !

MANOUNE.

Il ne s'en ira pas!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Toujours à Galets-sur-Mer. Dans la maison de madame Chaisles — Un salon, — salle à manger, meublé comme le sont d'ordinaire ces sortes de pièces au bord de la mer. Une commode avec des coquillages, des flambeaux en verre, une table ronde, une petite table à écrire, trois fauteuils, un buffet, des rideaux de mousseline. Prenant presque toute la largeur du panneau au fond de la pièce, une large baie permet d'apercevoir la mer et une grande étendue de ciel. La nuit est venue, il y a quelques étoiles et la lune, qui fait un chemin de lumière sur les flots. Madame Chaisles suivie de Geneviève entre dans la pièce. On voit les Fladeau et les Lesourdat s'éloigner.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CHAISLES, GENEVIÈVE, MANOUNE.

MADAME CHAISLES, elle jette son manteau et son chapeau sur une chaise.

J'ai cru qu'ils ne pourraient pas se décider à rentrer chez eux ! C'est bien la dernière fois que je viendrai au bord de la mer avec les Fladeau par exemple !...

GENEVIÈVE.

Le fait est qu'ils sont encombrants.

Manoune met le couvert sans bruit.

MADAME CHAISLES, s'asseyant.

Expliquons-nous, maintenant. Veux-tu me dire de quoi vous parliez, M. Boron et toi, seuls tous les deux?

GENEVIÈVE.

Tu le sais, maman... il me faisait ses adieux.

MADAME CHAISLES.

Bien. Mais avant de te faire ses adieux, que te disait-il ?

GENEVIÈVE.

Il s'excusait d'une phrase qu'il m'avait dite hier.

MADAME CHAISLES.

Quelle phrase?

GENEVIÈVE.

Je ne me souviens pas exactement.

MADAME CHAISLES.

Sans doute, mais du sens? Tu dois te souvenir du sens d'une phrase qui exigeait, une fois dite, des excuses.

GENEVIÈVE.

En effet! (Brave.) C'était une phrase d'amour.

MADAME CHAISLES.

J'en étais sûre!... Et après t'avoir parlé d'amour il s'excuse, il part ?

GENEVIÈVE.

Oui, parce qu'il ne peut pas m'épouser, qu'il n'est pas libre.

MADAME CHAISLES.

La personne qui entrave sa liberté, c'est madame Daniel. Qu'il la quitte! qu'il rompe!

GENEVIÈVE.

Il ne le peut pas.

MADAME CHAISLES.

Pour quelles raisons?

GENEVIÈVE.

Pour des raisons graves.

MADAME CHAISLES.

Et trop délicates pour que tu oses les expliquer?

GENEVIÈVE.

J'oserais très bien ; seulement, je ne crois pas devoir les répéter.

MADAME CHAISLES.

Tu n'as qu'un devoir; celui de ne me rien cacher de ce qui s'est passé dans votre entretien.

GENEVIÈVE.

Il ne s'est rien passé... Que pouvait-il se passer?

MADAME CHAISLES.

Une jeune fille qui autorise un homme à avoir vis-à-vis d'elle les allures que M. Boron a vis-à-vis de toi, ne peut guère s'attendre à être respectée de cet homme.

MANOUNE.

Madame...

MADAME CHAISLES, à Manoune.

Taisez-vous! (A Geneviève.) J'ai appris tantôt que, au lieu de rester avec madame Lesourdat dans la cabine de M. Fladeau, tu t'étais promenée sur la

plage, tous les jours, ces temps derniers, avec M. Boron... Est-ce vrai ?

GENEVIÈVE.

Oui.

MADAME CHAISLES.

Que vous êtes allés ensemble visiter la vieille église qui est au bout du village. Suis-je bien renseignée ?

GENEVIÈVE.

Parfaitement.

MADAME CHAISLES.

Quelle confiance pourrai-je avoir désormais en toi, je te le demande ? Il n'y a pas cinq semaines que tu connais M. Boron, et tu te laisses compromettre par lui.

GENEVIÈVE.

J'ai été imprudente, mais je puis t'affirmer que, sauf une fois et aujourd'hui, M. Boron ne m'a jamais parlé qu'avec beaucoup de réserve et de respect.

MADAME CHAISLES.

Comment puis-je te croire ? Qui me prouve que tu dis la vérité ?

GENEVIÈVE, froidement.

Rien en effet. On dîne, Manoune ?

MANOUNE.

Tout de suite, tu as faim ?

GENEVIÈVE.

Pas beaucoup.

MADAME CHAISLES.

Après dîner, je vais à la conférence, cela m'ennuie extrêmement, mais il faut que j'y aille. Tu m'accompagneras, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Si tu veux bien me le permettre, maman, je ne sortirai pas ce soir ; je me sens vraiment un peu mal à l'aise.

MANOUNE, ton inquiet.

Où as-tu mal ?

MADAME CHAISLES.

Il est indispensable que tu viennes avec moi, absolument indispensable après le scandale de tantôt.

GENEVIÈVE.

Le scandale ?

MADAME CHAISLES.

Ah ! ça, crois-tu donc que ton tête-à-tête avec M. Boron ait passé inaperçu ? En revenant du village tout à l'heure, j'ai constaté que plus de dix personnes lorgnaient le bateau près duquel vous vous croyiez seuls à l'abri de tous les regards, M. Boron et toi.

MANOUNE.

Mais madame .. j'étais là !

MADAME CHAISLES.

Alors, pour couper court à tous ces racontars, il est nécessaire que tu ne sembles pas pleurer le départ de M. Boron, mais que tu te montres, qu'on te voie, enfin !

GENEVIÈVE.

Que l'on me voie ? Alors, c'est sérieux ?... Tu me soupçonnes d'avoir mal agi, maman ?

MADAME CHAISLES.

Est-ce que je sais ? Tu es la fille d'un homme qui obéissait à ses instincts et...

GENEVIÈVE.

Mais je suis ta fille aussi, à toi, maman; et toi, tu es une honnête femme !

Manoune, qui pose un plat sur la table, tremble si fort que la sauce du plat est renversée.

MADAME CHAISLES, *doucement.*

Faites attention, Manoune ; la nappe est tachée.

GENEVIÈVE.

C'est ainsi que tu me connais ?

MADAME CHAISLES.

Toute petite déjà, ton besoin incessant, continuel, de câlineries et de tendresses, annonçait ce que tu serais plus tard. Quand je pense qu'un jour, au couvent, parce que ton père et moi nous n'avions pas pu assister à une fête où tu disais des vers, tu t'es évanouie de chagrin !

GENEVIÈVE.

Effrayant pronostic, qui dénotait une âme bien perverse, assurément !

MADAME CHAISLES.

Je te défends de railler ! Malgré l'éducation saine, raisonnée, que tu as reçue de moi, tu n'as pas changé. Tu es restée la même petite fille, maladivement tendre d'autrefois, si bien que le premier homme qui te fait la cour te trouble, te bouleverse, te séduit et...

GENEVIÈVE.

Assez, mère! Oh je t'en prie, assez ! tu ne sais pas le mal que tu me fais !

MADAME CHAISLES.

Enfin, explique-moi, si je me trompe, quels mobiles t'ont poussée pour agir comme tu l'as fait avec M. Boron. Je veux bien te croire innocente, mais donne-

toi la peine de parler. On trouve quelque chose à dire pour se défendre quand quelqu'un vous accuse injustement !

GENEVIÈVE.

A quoi bon? tu ne me connais pas. Tu es ma mère, et tu ne me connais pas. Les paroles que je pourrais prononcer auraient-elles plus de force pour te convaincre qne mon passé d'enfant et de jeune fille, où tu ne saurais évoquer une faute grave ni un acte bas? Voilà vingt ans que nous vivons côte à côte, et je m'aperçois que tu n'as jamais regardé en moi. Il est trop tard maintenant pour te laisser voir dans mon cœur. D'ailleurs, qu'y verrais-tu? L'étonnement le plus amer et le plus douloureux ! .. Tes doutes et tes soupçons me révèlent la possibilité du mensonge et de l'impudeur. En me demandant de la sorte, et avec ce visage-là, de me défendre, tu m'apprends que je puis cesser d'être une honnête fille sans que tu en ressentes autre chose que de la colère ou de l'indignation !

MADAME CHAISLES.

Quels autres sentiments pourrais-je donc avoir?

GENEVIÈVE, douloureuse.

Tu ne le sais pas? Tu ne le sais pas?

A ce moment on entend un sanglot étouffé de Manoune.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que tu as, Manoune?... Voyons, Manoune, qu'est-ce que tu as?... Manoune... Manoune... réponds-moi. Tu ne me crois pas coupable, dis?

MANOUNE.

Toi, Geneviève, toi, oh! non!...

GENEVIÈVE.

Alors, pourquoi pleures-tu?

MANOUNE, très simple.

Parce que tu souffres.

MADAME CHAISLES.

Décidément, tu ne veux pas venir avec moi au Casino?

GENEVIÈVE.

Je te prie de me permettre de rester ici.

MADAME CHAISLES.

Et si je t'ordonne de me suivre?

GENEVIÈVE, très respectueuse et froide.

Pour la première fois de ma vie je ne t'obéirai pas.

MADAME CHAISLES.

Il est évident que je ne puis te contraindre. Mais, en t'affranchissant ainsi de mon autorité, tu me rappelles que tu es majeure et seule responsable, désormais, de toutes tes actions!

SCENE II

MANOUNE, GENEVIÈVE.

MANOUNE.

Oh! Geneviève, tu as eu tort de ne pas suivre ta mère.

GENEVIÈVE.

Je suis trop triste, je t'assure, Manoune; il ne me serait pas possible, dans l'état où je me trouve, de causer avec des étrangers. Je ne peux pas t'expliquer ce que je ressens, je ne le comprends pas moi-même.

C'est quelque chose de semblable à ce que j'ai éprouvé le jour de la mort de papa... Un écrasement, un effondrement, une désespérance!.. Mère, en me parlant comme elle l'a fait tout à l'heure, ne s'est guère montrée plus injuste qu'elle ne l'a toujours été envers moi. Eh bien, cette fois-ci avec quelques mots, avec quelques mots seulement, elle a détruit, elle a tué de la tendresse, de la confiance, de la foi!... Avec quelques mots! Il y a donc des mots meurtriers?

MANOUNE.

Geneviève, ma chérie, ne pleure pas! ne pleure pas! Je t'en supplie, pour moi, pour ta Manoune, pour ta Manoune, ne pleure pas!

GENEVIÈVE.

Je ne pleure pas.

MANOUNE.

Vois-tu, on croit, comme ça, quand on a beaucoup de peine, de grosses peines, que tout est fini, que jamais plus on n'aura le cœur gai, mais ce n'est pas vrai, on se trompe... On se trompe, heureusement, mon Dieu! Et après un petit peu de temps, la joie revient, oui! Et on se dit : Tiens! Est-ce possible? Eh bien! Eh bien, moi qui croyais que je ne rirais jamais plus! Alors on est content de rire, et on s'en donne, et on rit! et on rit!

Elle éclate en sanglots.

GENEVIÈVE.

Ame fidèle qui souffres avec la mienne! Allons! relève-toi, Manoune... C'est fini! tu vois, c'est fini!

MANOUNE, durement.

Oh! voilà M. Boron! M. Boron!

GENEVIÈVE.

Eh bien... eh bien .. que crains-tu? M. Olivier n'entrera pas dans la maison!

MANOUNE.

Qu'il passe donc son chemin, il n'a plus rien à te dire... En tout cas, je reste avec toi!

GENEVIÈVE.

J'entends me garder moi-même... Va, Manoune, je le veux!... va, va!

Manoune sort comme si elle s'arrachait de la pièce.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, OLIVIER.

OLIVIER.

Je viens de rencontrer madame votre mère, elle semblait fort irritée et n'a pas répondu à mon salut. Auriez-vous eu une scène pénible à cause de notre entretien de tantôt, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Oui.

OLIVIER.

Je n'aurais pas voulu être une cause de chagrin pour vous, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Ne m'appelez pas Geneviève.

OLIVIER.

Oh! pourquoi?

GENEVIÈVE.

Je ne le veux pas.

OLIVIER.

Mais, tantôt, vous permettiez...

GENEVIÈVE.

Tantôt j'avais tort.

OLIVIER.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous? Votre visage est tout autre, votre voix est changée... qu'est il arrivé depuis quelques heures?... Que vous a-t-on dit de moi?... Je vous sens étrangère, hostile presque! Geneviève!... Mademoiselle Geneviève!... Regardez-moi, regardez-moi avec vos yeux de bonté et d'indulgence, ne me traitez pas en ennemi! Je venais, plein de respect et de douleur, vous faire mes adieux, les adieux que vous exigez.. que vous avez le droit d'exiger. Mais si je vous obéis, si je pars, laissez-moi au moins emporter en moi le souvenir du visage que j'ai aimé, que j'aime: car je vous aime, Geneviève, je vous aime!... Oh! entendez-moi! entendez-moi un moment, une seconde seulement! Je ne vous demande qu'une seconde pour vous dire d'oublier, non pas mes paroles d'hier, ces paroles échappées de mon cœur, mais bien mes criminelles excuses de tantôt. En vous disant, tout à l'heure, que je ne m'appartenais pas, je me trompais. J'obéissais au fantôme du devoir. Le devoir réel, le devoir vivant, c'est, puisque j'ai manqué de force pour vous cacher mon amour, d'avoir, à présent le courage de tout briser pour vous obtenir! Je briserai donc tout, Geneviève, je briserai tout, et vous serez ma femme.

GENEVIÈVE.

Non.

OLIVIER.

Non? Vous, vous ne m'aimez donc pas? Oh! il m'avait semblé pourtant!... Il m'avait semblé que vous m'aimiez! Geneviève! Vous ne m'aimiez donc pas?

GENEVIÈVE.

Je vous aime!

OLIVIER.

Alors?

GENEVIÈVE.

« Trop tendre pour s'imposer, elle ne lutterait pas, la pauvre femme, et, au premier mot d'indifférence, au premier geste de lassitude, elle s'en irait... »

OLIVIER.

Mais...

GENEVIÈVE.

Que vous ai-je répondu : Ne dites jamais ce mot! Ne faites jamais ce geste, ne créez pas de la douleur. Et vous supposez maintenant que j'accepterai d'être votre complice? que pour ma joie, à moi...

OLIVIER.

Votre joie, Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, ma joie! je consentirai à être de moitié dans une œuvre cruelle, dans une sorte de crime?. . Non! non! c'est impossible! Vous n'avez pas pensé cela, Olivier! Il est des gens qui bâtissent leur demeure avec des matériaux provenant d'un incendie ou de démolitions... nous ne saurions être de ces gens-là! Nous ne voudrions pas d'un bonheur qui assassinerait une âme.

OLIVIER.

Vous me mettez trop haut, Geneviève, je vous assure! Tout ce que vous me dites là, je le sentais peut-être confusément ces temps derniers ; mais au moment de vous perdre pour toujours, j'ai senti la puérilité de ces scrupules, et j'ai compris qu'avant de vous connaître je n'avais jamais aimé!

GENEVIÈVE.

Jamais aimé, Olivier?

OLIVIER.

Jamais! Ce que j'avais pris pour de l'amour, c'était un sentiment fait de tendresse, d'admiration, de piété, de reconnaissance! Mais l'amour, l'amour! celui, qui, plus fort que la mort, est ardent et pur comme le soleil! L'amour qui donne la fierté, le besoin délicieux de protéger, de défendre l'être faible et confiant qui portera votre nom... Cet amour-là, je ne le connaissais pas! Aussi, malgré cette attitude sévère et la mélancolie de votre regard, ne puis-je m'empêcher d'être heureux, heureux comme le serait un homme longtemps aveugle et qui, tout à coup, verrait la lumière...

GENEVIÈVE.

Mon Dieu! Pourquoi votre émotion, que je sens profonde et si vraie, me cause-t-elle de l'inquiétude et de la crainte? Est-ce de vous entendre rejeter ainsi, hors de votre cœur, le pauvre amour de vos jeunes années? Est-ce divination du sort qui me menace, lorsque j'aurai cessé d'être la femme nouvelle que vous découvrez aujourd'hui? Je ne sais pas; mais ces phrases d'amour, les premières qui m'aient été dites, j'aurais voulu en savourer le charme, sans en pressentir la fragilité!

OLIVIER.

Il faut croire en moi, Geneviève! Il faut m'aimer comme je vous aime, et alors tout vous paraîtra simple, facile et beau! Pressentiment? A votre âge, que savez-vous de la vie? Cette situation qui vous trouble et vous blesse, pensez-vous qu'elle soit unique? Des milliers d'hommes sont liés par leur volonté à

des femmes qu'ils aimèrent et avec lesquelles, cependant, ils rompent, le jour venu de se marier. C'est la loi, la loi inéluctable! Elles le savent bien, celles que le sort a parquées dans le clan des irrégulières: elles se soumettent à leur destinée, comprenant que l'épouse choisie pour fonder une famille appartient à une race mystérieuse et sacrée, contre laquelle il leur est interdit de se mesurer et de se défendre!

GENEVIÈVE.

Oh! Monsieur Olivier, tout à l'heure, quand vous êtes arrivé et que j'étais à la fois si heureuse et si malheureuse de vous voir, je vous ai regardé avec des yeux tristes. Alors, vous m'avez dit : « Ne me regardez pas ainsi! Laissez-moi emporter le visage que j'ai connu et aimé. » Eh bien, je vous dirai la même chose : Ne me parlez pas ainsi, laissez-moi garder intact le souvenir que j'ai de vous!

OLIVIER.

Mais je vous jure, Geneviève...

GENEVIÈVE.

Ne me jurez rien! Quoi que vous puissiez me dire et me jurer, jamais, entendez-vous, jamais vous n'arriverez à me convaincre, que ce que vous considériez comme un engagement d'honneur cet après-midi, puisse cesser d'être un engagement d'honneur ce soir!...

OLIVIER.

Mais je vous aime!

GENEVIÈVE.

Adieu, monsieur Boron!

Elle s'éloigne de la fenêtre, Manoune, entrée depuis une seconde, referme le vitrail.

SCÈNE IV

MADAME CHAISLES, GENEVIÈVE, MANOUNE.

MADAME CHAISLES, entrant brusquement.

Je ne te demande pas pourquoi tu as refusé de m'accompagner tout à l'heure... je ne t'adresserai plus une question. Seulement, je tiens à te déclarer que je ne suis pas ta dupe, et que, ce soir, on m'a de nouveau et définitivement renseignée sur ton intrigue avec M. Boron. Il ne me convient pas de garder, de force, dans le droit chemin une fille qui veut s'en détourner. Je vais écrire à Me Thévenol de te remettre ce qui t'appartient. Tu pourras, ainsi libérée, agir à ta guise et faire ce qu'il te plaira.

GENEVIÈVE.

Tu ne veux pas dire que tu me chasses?

MADAME CHAISLES.

Non, mais je suis lasse de lutter. En toute conscience, je crois avoir fait plus que mon devoir envers toi... Ce n'est vraiment pas ma faute si tous mes soins et tous mes efforts n'ont pu aboutir qu'à ce résultat-là!

Elle montre la fenêtre.

GENEVIÈVE.

Que supposes-tu donc encore?

MADAME CHAISLES.

Tu dois bien t'en douter.

GENEVIÈVE.

Non, en vérité, je ne m'en doute pas, car si j'étais en tel péril, tu ne me dirais pas : « Va-t'en, » je pense?... Ton cœur de mère trouverait un moyen pour me sauver, tu me tendrais les bras, tu me ferais comprendre...

MADAME CHAISLES.

Quoi? Quel raisonnement tenir à qui, sciemment, agit contre toute raison, contre toute honnêteté? Tu sais aussi bien que moi-même quelles sont les conséquences d'une conduite immorale. S'il te plaît de les subir, qu'y puis-je? Je te le répète, je suis lasse de lutter.

GENEVIÈVE.

Je ne mérite pas que tu me traites ainsi! Prends garde de m'exaspérer. A force de me voir constamment soupçonnée et calomniée, prends garde qu'à la fin je ne te donne la joie amère de réaliser tes prédictions.

MADAME CHAISLES.

Rien ne m'étonnera de toi. Je m'attends à tout.

GENEVIÈVE.

Mais encore une fois, qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait depuis que je suis au monde, pour que, par une sorte de prévention haineuse...

MADAME CHAISLES.

Geneviève!

MANOUNE.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, haineuse! haineuse!... Tu ne m'as jamais prêté

que les plus abominables sentiments. Je me sens fière, cependant, et droite! Rien de vil, rien de malsain n'est en moi. Tout à l'heure, encore, tout à l'heure avec M. Boron, j'ai...

MADAME CHAISLES.

Avec M. Boron?...

GENEVIÈVE.

J'ai refusé d'être sa femme.

MADAME CHAISLES.

Allons donc!

GENEVIÈVE.

Tu ne me crois pas? Tu ne me crois pas!

MADAME CHAISLES.

Non, je ne te crois pas; tu m'affirmais tout à l'heure qu'il ne voulait pas t'épouser.

GENEVIÈVE.

Il le veut, maintenant. Il m'aime! Il m'aime! Oh! mon Dieu, quoi que je te dise, tu as toujours l'air de douter! Mais c'est horrible, ça. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisque tout croule, puisque tu ne sais pas, puisque tu ne veux pas me retenir, je sais bien où je vais aller, moi! Je vais aller le rejoindre!

MANOUNE.

Ma chérie! Geneviève!

GENEVIÈVE.

Je vais aller le rejoindre! Je ferai ce dont tu me crois capable. Je prendrai cet homme à sa maîtresse, s'il veut encore pour femme d'une fille chassée par sa mère... Et s'il ne veut plus m'épouser... réjouis-toi, je remplacerai madame Daniel, voilà tout! De la sorte, tout ce que tu as prédit se réalise. L'heure

de honte qui devait irrévocablement sonner, sonne en ce moment, tu as lieu d'être satisfaite. Réjouis-toi! mais réjouis-toi donc!

MANOUNE.

Ce n'est pas toi qui parles en ce moment, bien sûr, c'est la colère qui te fait déraisonner. Calme-toi, Geneviève!

MADAME CHAISLES.

Voilà la récompense de vingt années d'abnégation, de dévouement! Sais-tu que pour t'élever, pour faire de toi la demoiselle que tu es aujourd'hui, j'ai fait, non pas un sacrifice, mais le sacrifice entier de ma vie!

GENEVIÈVE.

C'est possible! mais tu ne m'aimais pas! Et qu'est le dévouement, sans l'amour! Enfin, ton devoir maternel te semble trop pesant. Tu en as assez. Tu ne veux plus de moi, maman?

MADAME CHAISLES.

Ma tâche est terminée, je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait plus que mon devoir.

Elle va à son bureau et se met à écrire.

GENEVIEVE.

Je m'en irai donc.

MANOUNE.

Et moi? Et moi?

GENEVIÈVE.

Toi, Manoune, ton humble tendresse a été mon unique consolation. Mais si maman se désintéresse de moi à ce tel point, à qui ferai-je du tort en partant?

MANOUNE.

A toi! à toi, ma chérie! Songe donc, une jeune fille quitter ses parents comme cela, pour aller retrouver un homme! Réfléchis! Voyons! Réfléchis! Toi qui es si orgueilleuse, courir après lui! Tu ne vas pas faire une chose pareille!

GENEVIÈVE.

L'amour doit tout briser! Je l'aime! Je briserai mon orgueil pour aller à lui.

MANOUNE.

Oh! non, tu me l'as dit cent fois toi-même: Il y a des choses mauvaises qu'on ne doit pas faire, qu'on ne doit jamais faire, même pour être heureux ; et ça vois-tu, ce serait une chose vilaine, vilaine, indigne de toi et qui te ferait souffrir. Reste ici, va; reste auprès de ta mère et de moi. Madame a parlé un peu rude tout à l'heure. Je suis sûre qu'elle a du regret, maintenant, de t'avoir dit de t'en aller, qu'elle ne demande pas mieux que de te garder... N'est-ce pas, madame? Ta maman est sévère, oui, elle est même un peu trop sévère; là! tu vois, je dis comme toi... Mais c'est pour ton bien! Elle a toujours eu dans son idée, même quand tu étais toute petite, qu'il fallait que tu sois parfaite. C'était son idée. Ça n'a pas empêché qu'elle a fait de grands sacrifices pour toi ; tu ne t'en souviens pas, mon mignon ; mais c'est vrai, des grands sacrifices : allemand, dessin, violon, tout... Tu as tout appris... Et avec ça, tu as toujours été bien soignée, bien habillée. L'hiver, des petites robes bien chaudes; l'été, des petites blouses claires... en mousseline... des jolis petits bijoux. Tu sais bien qu'à dix ans, lorsque tu avais eu envie d'avoir une montre, elle t'en a donné une en or... Une montre en

or!... Tu vois, c'était pourtant bien bon, bien gentil de sa part, ça!

GENEVIÈVE.

Allons, allons, Manoune!

MADAME CHAISLES.

Il n'y a rien à lui dire, Manoune! C'est une âme ingrate, elle est heureuse de partir.

MANOUNE.

Non, non, n'est-ce pas que tu n'es pas heureuse de nous quitter? d'abandonner la maison, et madame, et moi, pour un homme, un homme qui ne t'aime pas peut-être!

GENEVIÈVE.

Si, il m'aime!

MANOUNE.

Tu n'en es pas sûre!

GENEVIÈVE.

J'en suis certaine.

MANOUNE.

Eh bien, je veux bien, là! Il t'aime, mais alors qu'il te demande à madame, comme ça se fait toujours chez les gens honnêtes. Attends-le... Et s'il ne revient pas... eh bien! eh bien, mon Dieu! on te trouvera un autre mari, un autre bien mieux, va! qui ne vivra pas avec une femme comme celui-là! Un autre, qui te rendra très heureuse, tu verras! tu verras!...

GENEVIÈVE.

Ma pauvre Manoune, je ne me marierai pas avec un autre, puisque c'est M. Boron que j'aime, et, si un autre me rendait heureuse, je croirais quand même

avoir manqué mon bonheur, et je regretterais! Voyons, Manoune, toi qui n'as jamais voulu te marier, toi qui es restée fille, tu dois pourtant comprendre qu'on peut être fidèle à un seul amour, à un unique souvenir... Tu sais bien qu'on peut n'aimer qu'une fois!

MANOUNE.

Qu'est-ce que tu veux dire? Je ne te comprends pas...

GENEVIÈVE.

Tu vas me comprendre... Un jour, quand j'étais enfant, je suis montée dans ta chambre... et, curieuse, j'ai fouillé dans ta malle... Sais-tu... sais-tu ce que j'y ai trouvé?...

MANOUNE.

Non... non...

GENEVIÈVE.

Une robe de bébé, un petit bonnet et des souliers blancs, le tout enveloppé dans un papier où tu avais écrit: « Quand mon trésor avait huit mois. » Tu vois, tu vois, Manoune, que toi aussi, un jour, tu as aimé... Ne me dis rien, tu as aimé! Ta faute, pauvre Manoune, je ne veux pas la connaître, tu l'as expiée, puisque ton petit enfant est mort. Tu as aimé, il n'y a que cela qui importe, Manoune, tu as aimé.

MANOUNE.

Moi?... Moi! non! non! Jamais je n'ai aimé! Jamais! Entends-tu? Jamais! Aimer? Mais qui? Comment? Où? Je ne t'ai jamais quittée!... Pas une minute!... Pas une seconde!... Toujours près de toi!... Ta petite main douce dans la mienne... Aimer?... Mais, quand je suis arrivée à Paris, je ne connaissais personne, je ne sortais jamais!.. Où

aller, ni amis, ni parents, ni rien!... J'avais quinze ans! Tu penses, quinze ans!... Quand mon ouvrage était fini après dîner, je m'endormais sur ma chaise en disant mon chapelet... J'étais pieuse, je priais le bon Dieu... Et le soir, le soir où Madame est rentrée, qu'elle m'a trouvée à moitié morte dans le salon, est-ce que c'était ma faute, ça! est-ce que je savais, moi? Monsieur m'avait dit : « Viens là! » J'ai pas osé dire non! D'ailleurs, pour dire non, pour se défendre, il faut savoir le danger; moi, je ne savais pas, j'ai obéi! Un maître, comprends-tu, un maître, ce n'est pas comme un autre homme!

GENEVIÈVE.

Un maître?

MANOUNE.

Oui! oui! Un maître! un maître! un maître! qui vous fait peur, un maître qui vous dit : Tais-toi, tais-toi, tais-toi! Je suis un misérable! Ne me perds pas! Tais-toi! ne me perds pas!

MADAME CHAISLES, d'un mouvement brusque, s'élançant vers elle.

Manoune!

Manoune, épuisée d'émotion, toute frissonnante, se clôt la bouche avec sa main comme pour faire rentrer l'aveu qui vient de lui échapper.

MANOUNE.

Ah! Madame! Pardon! pardon! pardon!

GENEVIÈVE.

C'est vrai, c'est vrai, ce que vient de dire Manoune? Alors, alors, mon père... c'est mon père qui...

MADAME CHAISLES.

Oui! Voici mes comptes et voici une lettre pour

Maître Thevenol; tu pourras, si tu le veux, aller le voir dans quelques jours.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas dans quelques jours que je partirai, ma mère... c'est tout de suite.

MANOUNE.

Où vas-tu? Geneviève!

MADAME CHAISLES, voix violente et basse.

Rejoindre M. Boron, sans doute. Il t'attend! Eh bien! va le rejoindre, va le rejoindre!... Va-t'en! Va-t'en! tiens! va-t'en!

GENEVIÈVE.

Oui, oui! Je m'en vais!

MANOUNE, avec autorité.

Je ne te laisserai pas sortir.

GENEVIÈVE.

Allons, laisse-moi passer.

MANOUNE.

Je ne te laisserai pas sortir! Je ne veux pas! Je ne veux pas que tu sortes!

GENEVIÈVE.

Tu dis?

MANOUNE, avec violence.

Je dis : Je ne veux pas! parce que tu es ma fille, entends-tu? Tu es ma fille! Je te défends de partir!...

SCÈNE V

LES MÊMES, M. FLADEAU.

FLADEAU.

Je vous demande pardon, chère amie, je suis un peu en retard, peut-être?

MADAME CHAISLES, très émue.

Non, non...

FLADEAU, surpris de l'émotion des trois femmes.

Je... Je ne vous dérange pas?

MADAME CHAISLES, vibrante.

Au contraire! Vous arrivez très à propos... A l'instant, à l'instant même, le secret que vous connaissez vient d'être révélé à Geneviève par Manoune.

MANOUNE, gémissant.

Malgré moi, malgré moi!

MADAME CHAISLES.

Et Geneviève sait maintenant de qui elle est la fille. Si, comme je le suppose, vous avez à me parler de ses intérêts, vous pouvez le faire librement, devant elle, nous n'avons plus de ménagements à garder.

FLADEAU, à Manoune.

Comment, Manoune, vous avez...?

MANOUNE, les mains jointes.

Elle voulait nous quitter, monsieur Fladeau, quitter la maison, pour toujours! Alors, moi, n'est-ce pas,

j'ai perdu la tête, monsieur Fladeau, j'ai perdu la tête !

GENEVIÈVE, tendre.

Ne pleure pas, ma chérie, et ne t'excuse pas surtout !

FLADEAU.

Geneviève, donnez-moi votre main... j'étais l'ami de votre père... ne le jugez pas, mon enfant, il a expié, il a expié !

GENEVIÈVE, frissonnante d'émotion.

Oh ! oui ! oui !

FLADEAU, très ému.

Quant à madame Chaisles, croyez-vous que beaucoup de femmes auraient agi comme elle ? Croyez-vous que beaucoup de femmes auraient gardé, élevé, l'enfant de leur mari ?

GENEVIÈVE, pleurant plus fort.

Oh ! non ! non !

FLADEAU.

Et Manoune ? le dévouement silencieux de Manoune, est-ce chose ordinaire, cela ? Vous voyez, vous voyez, ma petite, vous n'avez autour de vous que de braves gens. Ayez donc confiance en eux et dans l'avenir...

GENEVIÈVE, avec un sanglot.

Oh ! l'avenir !

FLADEAU.

Mais oui, mais oui, l'avenir ! Calmez-vous !... Je vous en prie, calmez-vous ! (Il voit Manoune qui pleure et madame Chaisles qui s'essuie les yeux.) Alors, tout le

monde pleure ici ? il n'y a que moi de raisonnable, de fort ?... Allons, bon ! voilà que cela me gagne aussi... (Il se lève et fait quelques pas pour se remettre.) C'est le jour des larmes, décidément ; je viens de rencontrer M. Boron qui pleurait comme un malheureux... c'est même à son sujet, madame Chaisles, au sujet de M. Boron que je voulais vous parler... mais dans l'état où nous sommes tous en ce moment, j'imagine qu'il est plus sage de remettre notre entretien à demain. (Il prend son chapeau.) Sur ce, je file... madame Fladeau m'attend. Rien n'échappe à son œil aigu... elle va voir que j'ai le nez rouge... (Se reprenant.) Mon Dieu, rouge...

Il se mouche très fort.

MADAME CHAISLES.

Elle va vous questionner, peut-être ?

FLADEAU.

Pas peut-être ; sûrement ! Mais ce que j'ai là ! (Il se tape le cerveau.) Elle n'en a pas la clef... Serviteur, madame Chaisles !

MADAME CHAISLES.

A demain ! (Elle ouvre la porte, la lune est voilée.) Oh ! comme le ciel est noir ! Vous ne voulez pas que Manoune vous éclaire ?

GENEVIÈVE, d'un ton de reproche.

Maman !

Elle veut se reprendre.

MANOUNE.

Oui, dis-lui maman... tu peux lui dire maman !

MADAME CHAISLES.

Vous ne voulez pas que *nous* vous éclairions ?

FLADEAU.

C'est inutile, merci ! j'y vois très bien... D'ailleurs, c'est un nuage... tenez ! le voilà qui passe,... il est passé !... Il fait une nuit superbe, au contraire, lumineuse, et si douce ! Allons, au revoir, à demain, à demain... bonsoir, madame Chaisles, bonsoir, Geneviève, bonsoir, Manoune !

GENEVIÈVE et MANOUNE, à demi-voix.

Bonsoir, monsieur Fladeau.

Petit silence. Manoune conduit doucement Geneviève près de madame Chaisles.

GENEVIÈVE, doucement et tendrement à madame Chaisles.

Je te demande pardon, maman !

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Affaire Clemenceau, com. 5 a. d'après Dumas fils, de A. d'Artois. . . . . 2 »
L'Article 214, com. 3 a. Sylvane et Ordonneau . . . . 2 »
Bébé, com. 3 a., E. de Najac et A. Hennequin . . . . . 2 »
Le Bonheur conjugal, com. 3 a., Albin Valabrègue. . . . 2 »
Cocard et Bicoquet, c.-v. 3 a., Raymond et Boucheron . . 2 »
Coco, com.-vaud. 5 a., Clairville, Grangé et Delacour . 2 »
Cousin-Cousine, opérette 3 a., M. Ordonneau et H. Kéroul. 2 »
La Culotte, vaud. 3 a., Sylvane et Artus. . . . . 2 »
Dégénérés, com. 3 a., Provins. 2 »
La Demoiselle du Téléphone, c.-o., 3 a., Mars et Desvallières. 2 »
La Duchesse de Ferrare, opérette 3 a., M. Boucheron. . 2 »
Dix jours aux Pyrénées, voy. circul., 5 a., 10 tabl., Ferrier. 2 »
Le Docteur Jojo, c. 3 a., Alb. Carré. . . . . 2 »
Durand et Durand, com. 3 a., Ordonneau et Valabrègue . 2 »
Fatinitza, o.-c. en 3 a., Delacour et Wilder. . . . . 2 »
La Femme à Papa, vaud. 3 a., A. Hennequin et A. Millaud. 2 »
La Fermière, drame 5 a., A. d'Artois et H. Pagat. . . . 2 »
Le Fiacre 117, com. 3 a., E. de Najac et A. Millaud. . . 2 »
Les Forains, opérette 3 a., M. Boucheron et A. Mars. . . 2 »
L'Homme de Paille, com. 3 a., Albin Valabrègue. . . . . 2 »
Jacques l'honneur, dr. 5 a., 9 tabl., L. Sazie et G. Grison. 2 »
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouffe, 3 a., P. Ferrier et F. Carré. . . . . 2 »
Lili, com.-opérette 3 a., Hennequin et Millaud . . . . . 2 »
Madame Suzette, opérette 3 a., Sylvane et Ordonneau. . . 2 »
Mademoiselle ma femme, op. 3 a., Ordonneau et Pradels. 2 »
Mam'zelle Nitouche, c.-v. 3 a., H. Meilhac et A. Millaud . 2 »
La Marraine de Charley, com. bouffe, 3 a., M. Ordonneau et Brandon Thomas. . . . 2 »
Les Ménages parisiens, co 3 a., A. Valabrègue. . .
Miss Helyett, opérette 3 a., Boucheron . . . . . .
Le Monde renversé, pièce 1 Lesage, préf. de L. Claret
Mon Prince, pièce 3 a., et tabl., Sylvane et Clairville
Niniche, vaud. 3 a., A. Henn quin et A. Millaud . . .
Nini Fauvette, opérette 3 Ch. Clairville et A. Sylvan
Niobé, pièce 3 a., Ordonnea
Nos bons jurés, com. 3 a., Ferrier et F. Carré. . .
Nounou, com. 4 a., E. de N jac et A. Hennequin. . .
L'Oncle Bidochon, vaud. 3 Chivot, Vanloo et Rouss
L'Oncle Célestin, opérette 3 M. Ordonneau et H. Kéro
Le Petit Ludovic, com. 3 Crisaffulli et V. Bernard.
Les Petites Femmes, vaud.-op rette, 4 a., A Sylvane. .
Le Phoque, com. 3 a., A. D lacour et A. Hennequin. .
La Poire, com. 4 a., L. Artu
La Poupée, o.-c. 4 a., Ordo neau . . . . . .
Le Premier mari de Franc com. 3 a., A. Valabrègue.
Un Prix Montyon, c.-v. 3 Valabrègue et Hennequin
Les Provinciales à Paris, c. 4 de E. de Najac et Pol Morea
La Sécurité des familles, co 3 a., A. Valabrègue. . .
Le Sursis, vaud. 3 a., A. Sy vane et J. Gascogne. . .
Tailleur pour Dames, com. a., G. Feydeau. . . . .
Le Train de plaisir, com. 4 a A. Hennequin, A. Mort et de S. Albin. . . . . .
La Tzigane, op. com. 3 a., 4 tabl. Delacour et Wilde
Les Vacances du mariage, co 3 a., A. Valabrègue et M Hennequin. . . . . .
Les 28 jours de Clairette, op v. 4 a., Raymond et Mar
Le Voyage au Caucase, co 3 a., E. Blavet et F. Carré
Le Voyage de Corbillon, v.-c 3 a., A. Mars. . . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2347 M45M3
Marnière, Jeanne Marie
Françoise
Manoune